

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

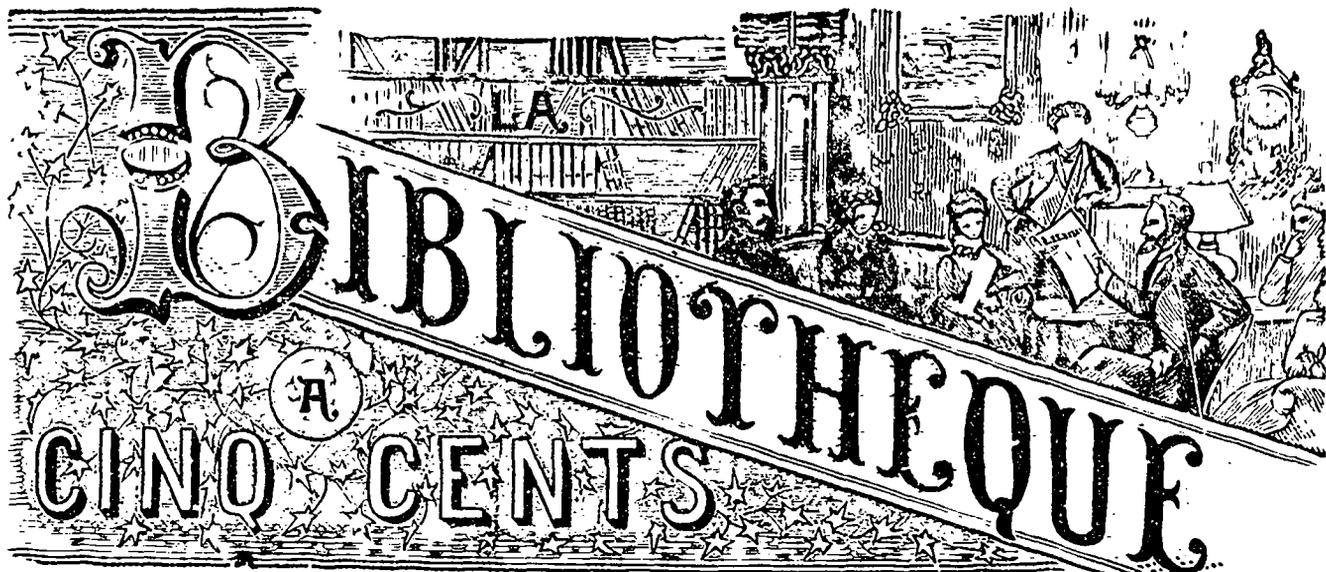
L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- Additional comments: /
Commentaires supplémentaires: Pagination continue.

- Coloured pages/
Pages de couleur
- Pages damaged/
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/
Pages détachées
- Showthrough/
Transparence
- Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary material/
Comprend du matériel supplémentaire
- Only edition available/
Seule édition disponible
- Pages wholly or partially obscured by errata slips, tissues, etc., have been refilmed to ensure the best possible image/
Les pages totalement ou partiellement obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure, etc., ont été filmées à nouveau de façon à obtenir la meilleure image possible.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
									✓		



BIBLIOTHEQUE

CINQ CENTS

Publiée par FOIREL, BROSSETTE C^{IE}, 1540, rue Notre-Dame

Vol. IV

{ PAR AN
\$2.50 }

MONTREAL, 8 DÉCEMBRE 1887

{ UN NUMERO
5 CENTS }

No. 9

KERNOË

Septième partie de VŒU DE HAINE
Par ERNEST CAPENDU



Un jeune gars se tenait cramponné..... (Page 201)

KERNOË

(Septième partie de VŒU DE HAINE, par Ernest Capendu.)

I

L'INCONNU.

Les deux hommes étaient demeurés à quelques pas l'un de l'autre, séparés seulement par la largeur de la table.

L'inconnu avait fait un mouvement en arrière ; Yvanec paraissait prêt à bondir par-dessus l'obstacle qui se dressait entre lui et son interlocuteur.

— Qui es-tu ? Qui es-tu ? répétait-il avec un accent effrayant à entendre.

Il devait se passer quelque chose de terrible dans le cœur du vieillard.

— Mais qui es-tu donc ? s'écria-t-il.

— Qui je suis ? dit l'inconnu avec un accent empreint d'une profonde tristesse, je suis un homme né sous une fatale étoile. Oh ! pourquoi la mort m'a-t-elle épargné tant de fois ! Qui je suis ? Je suis celui que vous avez laissé pour mort sur le chemin de Pontcroix.

— Mauve ! s'écria Yvanec.

Ce nom s'échappa des lèvres du vieux fermier, comme l'éclat du tonnerre au milieu du ciel sombre.

Plusieurs minutes s'écoulèrent, durant lesquelles la respiration des deux hommes troubla seule la solennité du silence qui régnait au dedans et au dehors. Cette scène muette avait quelque chose d'épouvantablement saisissant. On devinait tout ce qu'il y avait d'orage dans ce calme apparent, dans cette immobilité de ce père et de ce fils qui paraissaient être deux ennemis en présence, deux ennemis se cherchant, s'étudiant, se dominant et prêts à se frapper.

Kernoë (car c'était lui, le lecteur l'a deviné), Kernoë fit lentement le tour de la table et vint se placer à deux pas de son père, à la longueur de bras.

— Ce papier, lui dit-il, ce papier que vous m'avez remis, ce papier qui semble entacher mon honneur, il faut que je sache de qui vous le tenez !

— Je l'ai pris sur toi, dit Yvanec d'une voix sombre : je te dis la vérité.

— Sur moi !

— Oui, quand tu es tombé, je l'ai cherché dans tes vêtements et je l'ai trouvé.

Kernoë réfléchit profondément durant quelques instants.

— Mais qui donc vous avait dit que ce papier serait sur moi ? demanda-t-il.

— Un chef auquel rien n'échappait.

— Son nom !

— Je ne te le dirai pas.

— Ce nom, mon père, il faut bien que vous me le disiez ; car c'est celui d'un lâche et d'un infâme ! s'écria Kernoë. Oui, d'un lâche, car il avait dû se cacher, agir de ruse et de bassesse pour me rendre dépositaire de ce papier dont j'ignorais non-seulement la présence sur moi, mais encore l'importance et la valeur. D'un infâme, car cet homme, abusant de votre honnêteté et de votre dévouement à la cause royale, vous poussait à commettre un crime en me frappant, moi innocent.

— Vous étiez coupable, car vous désertiez la cause de votre père.

— Je ne pouvais désertier une cause que je n'avais jamais servie !

— Silence !

— Le nom de cet homme, il faut que vous me le disiez !

— Non, dit Yvanec. Eussé-je les preuves positives de votre innocence à l'égard de ce papier, que vous eussiez toujours été aussi coupable en abandonnant une cause sainte, que servaient votre père et tous ceux de votre famille.

— Ma foi n'était pas dans cette cause ! Le nom de cet homme, mon père ?

— Vous ne le saurez jamais. J'ai juré, et vous devez savoir si je tiens mes serments.

Yvanec avait prononcé ces paroles en étendant la main avec un geste empreint d'une solennité majestueuse. Kernoë se redressa lentement.

— Donc, dit-il, si nous étions à la veille de cette nuit fatale, si nous étions le 13 décembre 1793, que feriez-vous le lendemain, je vous le demande ?

— Je ferais ce que j'ai fait, répondit Yvanec sans hésiter.

— Vous tueriez votre fils ?

— Je ne tuerais pas mon fils, car celui qui trahirait ma cause ne serait pas mon fils.

— Mais, encore une fois, il n'a pas trahi.

— Alors je tuerais un ennemi, c'est mon droit.

— Donc, votre fils est mort pour vous ?

Yvanec hésita un moment, puis reprenant d'une voix ferme :

— Il est mort ! dit-il.

Une rafale violente, arrivant de la mer et venant ébranler le bâtiment de la ferme jusque dans ses fondements, au moment où Yvanec prononçait ces paroles, sembla leur donner un poids énergiquement lugubre.

Kernoë, en entendant cette réponse, avait laissé retomber ses bras le long de lui et sa tête sur sa poitrine. Le gars paraissait en proie au plus douloureux découragement.

Yvanec regardait froidement son fils avec cette fière impassibilité de l'homme qui accomplit son devoir quelque pénible que ce devoir fût à accomplir.

Kernoë releva lentement la tête, examina attentivement son père ; puis reprenant, lui aussi, toute sa froide énergie :

— Monsieur, dit-il, puisque votre fils est mort, je crois qu'il est désormais inutile de prononcer son nom devant vous.

— Mon fils est celui qui combat à mes côtés, dit Yvanec, mon fils c'est Séverin, et je n'ai que celui-là.

— Aussi n'est-ce pas pour vous parler de votre fils que je suis venu, mais bien de votre fille.

— Catherine !

— Non, Jeanne !

— Jeanne ! répéta Yvanec avec une expression de fureur sourde ; celle qui a trahi notre cause !

— Jeanne n'a pas trahi plus que Maiye n'a trahi.

— Le secret des grottes ! s'écria Yvanec.

— Elle l'a livré pour sauver... son frère !

— Son frère, il combattait dans nos rangs : Séverin ne m'a pas quitté.

Kernoë fit un mouvement d'épaules.

— Alors, elle doit mourir ? dit-il.

— Oui.

— Eh bien ? elle ne mourra pas.

— Hein ? s'écria Yvanec en saisissant le fusil qu'il avait rejeté.

— Je dis qu'elle ne mourra pas, répéta Kernoë d'une voix ferme, je suis venu ici pour la sauver et je la sauverai.

— Jeanne a trahi, Jeanne doit mourir, elle mourra !

— Où est-elle ?

Yvanec ne répondit pas.

— Où est Jeanne ? reprit Kernoë.

Le vieillard attira à lui le grand fauteuil, son siège favori, et il s'y étendit sans paraître même avoir entendu la question du jeune homme.

— Je sais, poursuivit Kernoë, que pour tous Jeanne a disparu, qu'on l'a enlevée de la ferme sans que vous sachiez ce qu'elle est devenue ; tous le croient : je ne le crois pas, moi. Oui, Jeanne a été enlevée ; mais vous savez où elle est, car c'est vous qui l'avez emportée d'ici. Vous avez senti que vous ne pourriez la tuer, que votre main se refuserait à frapper ce cœur plein d'affection pour vous ! Vous avez senti cela et vous n'avez pas voulu le dire, car un autre se serait chargé de tuer Jeanne, et vous ne vouliez pas qu'elle mourût ! Alors vous avez fait disparaître Jeanne à l'aide d'un stratagème. Dites, ai-je deviné la vérité ?

Yvanec demeura impassible, sans prononcer un mot, sans faire un mouvement, sans détacher les yeux du pluncher sur lequel ils étaient rivés, sans que sa physionomie prit la plus légère expression. Il se renfermait dans ce stoïcisme particulier au peuple breton, et dont aucune puissance au monde ne peut le faire sortir, quand il veut paraître ne pas entendre, ne pas comprendre. C'est là véritablement où l'entêtement breton mérite sa renommée universelle ; c'est dans ces circonstances qu'il se développe avec une énergie inconnue des autres hommes : car l'entêtement du Breton ne consiste pas à s'obstiner dans une opinion, à maintenir cette opinion par le raisonnement, par la parole. L'entêtement est tout entier dans une résistance passive : ne pas parler, ne plus écouter, demeurer calme, froid, stupide comme une statue de pierre. Dans ces moments-là, on couperait un Breton en morceaux sans lui arracher un cri, ni même un tressaillement douloureux.

Kernoë regarda le vieillard ; il attendit ; puis, certain que son père l'entendait sans vouloir le comprendre :

—Si l'on ne revoit pas Jeanne, poursuivit-il, Jeanne sera morte pour tous et personne ne pourra vous accuser. D'ailleurs, en la contraignant à demeurer loin de la Bretagne elle ne pourra jamais nuire à cette cause qu'elle n'a pas trahie, puisqu'on l'en accuse. Laissez-moi emmener Jeanne ; si vous l'exigez, vous ne reverrez jamais ni l'un ni l'autre... Dites, le voulez-vous ?

Yvanec ne bougea pas.

—Si vous gardez Jeanne pour la sauver, vous la ferez horriblement souffrir : elle ne pourra même pas voir la lumière ; elle sera contrainte à se tenir cachée éternellement.

Puis, après un silence :

—Où est Jeanne ? Je vous en prie, dites, où est ma sœur ?

Et comme le vieillard gardait toujours le même et obstiné silence :

—S'il faut que l'un de nous meure, poursuivit le jeune homme, laissez-moi sauver Jeanne, la conduiro en lieu de sûreté, la déposer entre des mains amies, et ensuite, je vous le jure, sur mon salut éternel, je viendrai me remettre à vous pour que vous puissiez me tuer !

Yvanec demeura toujours muet. Kernoë se redressa et s'étreignit le crâne avec ses doigts crispés.

—Où est Jeanne ? s'écria-t-il ! enfin d'une voix tonnante, où est Jeanne ? je veux le savoir, je le saurai.

Et il secoua avec rage la table massive qui était devant lui. Yvanec ne fit pas un mouvement : il avait la même impassibilité de glace.

Kernoë erra au hasard dans la salle, de ce pas de lion enfermé dans sa cage et qui est condamné à ronger, sans le briser, le frein qui le retient prisonnier. Quelques instants s'écoulerent, puis il revint vers le vieillard et, se campant devant lui :

—Au nom de Dieu, s'écria-t-il, dites-moi où est ma sœur !

Et comme le fermier ne paraissait pas avoir entendu, comme il demeurait froidement immobile, le jeune homme leva ses mains vers le ciel, tordit ses doigts enlacés et, avec un mouvement de colère convenue impossible à rendre :

—Oh ! s'écria-t-il, si vous n'étiez pas mon père !

Yvanec se dressa subitement, comme si un ressort violemment détendu l'eût fait sortir tout à coup de son impassibilité.

Son regard sombre se fixa sur le jeune homme...

En cet instant, on entendit un bruit sourd arrivant de loin dans la campagne. C'étaient les paysans qui revenaient de la mer. Le service divin était terminé.

II

LUC.

—Partons, je vous en conjure !

—Non, non !

—Partons !

—No me demandez pas cela ! mais partez, vous, mon ami, partez, je le demande à genoux, je le veux.

—Jamais sans vous !

—Luc.

—Un miracle a permis que je fusso sauvé, Jeanne ! un miracle a permis que je vous retrouve, je ne me sépare plus de vous... Je saurai vous défendre, vous protéger... Jeanne ! Jeanne ! venez, ayez foi en moi ! Oh ! j'aurai assez de force pour atteindre Brest, et alors nous serons en sûreté.

—Non ! non ! fuyez seul ! je ne partirai pas avec vous.

C'était quelques instants avant qu'Yvanec et Kernoë pussent entendre au loin le bruit annonçant l'arrivée des chouans, qu'avait lieu cette scène dans la maison où les deux femmes avaient conduit Jeanne. C'était dans une petite pièce, communiquant avec la salle que nous connaissons par une porte étroite et basse.

Dans cette chambre, il y avait un lit, une table, quelques chaises, le tout entièrement neuf et acheté au dernier pardon.

Un jeune homme au visage fatigué par la douleur, au teint pâli par la perte du sang, aux membres amaigris et au corps encore roidi par de récentes souffrances, se tenait debout près d'une chaise dont il étreignait le bâton supérieur en se penchant en avant. Ce jeune homme, c'était Luc Delbroy, le second de la *Brûle-Gueule*, celui que ses amis croyaient mort depuis le jour de la lutte soutenue contre les Anglais dans la caverne, et contre les chouans sur les falaises.

A demi couchée sur un siège voisin, Jeanne se tenait les mains jointes. Elle avait les yeux rougis, les traits gonflés, le visage empourpré par le sang qui lui montait au cerveau.

La porte donnant dans la salle était ouverte, et dans cette salle on pouvait apercevoir le profil de Ninorc'h et la silhouette de dame Dorotheë, qui toutes deux paraissaient en proie à l'anxiété la plus vive.

—Jeanne, reprit Delbroy après un moment de silence, m'aimez-vous ?

La jeune fille détourna la tête avec un geste empreint de la plus charmante pudeur.

—M'aimez-vous ? reprit Luc en lui saisissant les mains qu'il pressa doucement. Oh ! dites-moi la vérité, Jeanne. Dans un pareil moment, le mensonge serait un crime... Répondez-moi, Jeanne ! nous n'avons peut-être que peu d'instants à vivre tous deux ! M'aimez-vous ?

—Luc !... ne me forcez pas à vous répondre !

—Je vous en conjure... m'aimez-vous ?

—Ah ! la belle question ! s'écria Dorotheë en s'avancant. Si elle ne vous aimait pas, la chère fille, est-ce qu'elle serait près de vous à cette heure ?

—Jeanne, s'écria Luc, vous entendez ! Est-ce vrai ?

—Répondez donc, mademoiselle, dit vivement Ninorc'h : le temps s'écoule, les minutes nous sont comptées à tous.

Jeanne hésitait.

—M'aimez-vous ? répéta Delbroy.

—Oui ! murmura Jeanne.

Puis se redressant et comme prenant un parti brusque :

—Je vous aime ! dit-elle ; oui, je vous aime ; mais alors jurez-moi que vous m'obéirez et que vous allez fuir.

—Sans vous, jamais ! dit Luc.

—Je vous en prie !

—Jamais, vous dis-je ! Vous abandonner pour ne plus vous revoir ! Oh ! je préfère la mort. Qu'elle vienne, je ne reculerai pas !

—Mais je ne puis pas fuir avec vous ! s'écria Jeanne. Abandonner les miens ! abandonner mon père !

—Il a juré de vous tuer et il vous tuera ! interrompit Dorotheë. Venez avec moi, à Telgruc : je vous cacherai, et bien fin qui vous trouvera ! Je défie les plus malins de...

—Partons ! dit Luc. Venez, Jeanne, oh ! venez, je vous aime ! Un prêtre bénira notre union... Venez !

—Non, non ! s'écria la jeune fille. Oh ! laissez-moi mourir ici.

—Alors nous mourrons ensemble !

—Luc !
 —Je ne partirai pas sans vous !
 —Saint Paterno et saint Elie ! mais nous y perdrons tous le boire et le manger ! s'écria Dorothée.
 —Le jour va venir, dit Ninorc'h.
 —Fuyez, au nom du ciel ! dit Jeanne en levant vers Delbroy ses mains suppliantes.
 —Mademoiselle ! reprit Ninorc'h en se précipitant, il ne partira pas sans vous . il l'a juré. D'ailleurs, où irait-il ? Il ne connaît pas le pays et il peut à peine se tenir sur ses jambes...
 —Silence ! dit tout à coup Dorothée d'une voix frémissante.
 Et courant vers la porte, elle appliqua son oreille au ras de l'ouverture.
 —Eteins la lampe ! dit-elle à Ninorc'h.
 Celle-ci s'élança pour obéir. La lampe éteinte, l'obscurité la plus complète régna dans la pièce. Tous écoutaient avec une anxiété poignante.
 —J'entends du bruit ! murmura Dorothée sans quitter sa place.
 —Quel bruit ? demanda Luc.
 —On dirait un homme courant sur la neige !
 Delbroy fit un geste de désespoir.
 —Et je n'ai pas une arme ! murmura-t-il, pas même un couteau !
 Jeanne s'était rapprochée de lui. Luc lui prit la main qu'il serra convulsivement dans les siennes.
 —C'est la mort de nous tous si on nous surprend, dit gravement Ninorc'h. Priens... Dieu nous entendra !
 Et elle s'agenouilla dévotement.
 —Laissez-moi quitter ce logis, dit Delbroy. Je me ferai prendre seul. Au moins on ne vous punira pas pour...
 —Silence ! fit Dorothée avec un geste impérieux.
 Le bruit devenait de plus en plus distinct, c'était évidemment celui causé par la course précipitée d'un homme, et il se rapprochait avec une rapidité inquiétante.
 Les trois femmes étaient là les mains jointes et implorant intérieurement la miséricorde du ciel. Luc cherchait du regard un objet dont il pût se faire une arme.
 La situation était horrible : il était certain que, pour tous ceux qui étaient là, la découverte de leur lieu de retraite devait être le signal de la mort. Delbroy était un bleu, un de ces ennemis auxquels on ne faisait jamais grâce ; Jeanne était condamnée, et Ninorc'h et Dorothée eussent passé infailliblement pour les avoir protégés tous deux, c'est-à-dire pour avoir cherché à trahir. Donc, il n'y avait ni pitié ni merci à espérer...
 —On vient, on vient, murmura Dorothée.
 —Ouvrez-moi l'autre porte, dit Luc.
 —Elle donne sur la plaine, dit Ninorc'h : on vous verrait sortir. Peut être celui qui vient n'entrera-t-il pas, car on sait cette maison inhabitée.
 —Mais elle va l'être, m'avez-vous dit.
 Un homme s'arrêtait en ce moment devant la porte même, et le bruit de sa respiration haletante parvint jusqu'aux quatre personnages...
 Il y eut un moment d'angoisse épouvantable qu'aucune expression ne saurait rendre... Une clef fut introduite dans la serrure. La porte allait être ouverte... la mort allait venir...
 Luc, réunissant ses forces, saisit une chaise et s'élança en avant des trois femmes comme pour les défendre.
 La porte était ouverte, dans la pénombre on aperçut le corps d'un homme... cet homme entra précipitamment. Il paraissait être en proie à l'agitation la plus violente. Son œil était hagard, ses cheveux hérissés. Il était tellement ému qu'il ne vit pas tout d'abord ceux que dissimulait d'ailleurs à demi l'obscurité régnant dans la pièce.
 —Le Caer ! s'était écriée Dorothée en se précipitant au devant du jeune homme.

Le mari de Mariic (car c'était bien lui) parut rendu à lui-même par ce simple cri.
 —Fuyez ! fuyez ! dit-il d'une voix entrecoupée.
 —Qu'y a-t-il ! s'écria Ninorc'h.
 —Les gars vont venir vous prendre.
 —Les gars ! Mais ils savent donc...
 —Ils savent tout.
 —Comment ?...
 —Ils savent tout, répéta Le Caer avec désespoir. Fuyez ! fuyez ! vous n'avez que le temps. Je suis accouru pour vous prévenir... Fuyez...
 Et sans attendre une réponse, sans insister davantage, le jeune gars tourna sur lui-même, et se précipitant dans la campagne, il disparut en courant.
 Jeanne, Luc, Dorothée, Ninorc'h étaient demeurés comme foudroyés, ils se regardaient sans paraître avoir conscience de la situation.
 Tout à coup un bruit sourd retentit au loin, on eût dit celui du tonnerre grondant dans la campagne ; ce bruit fit tressaillir à la fois les quatre personnages et parut leur rendre la vie.
 —Les gars ! dit Dorothée.
 —Les chouans ! murmura Luc.
 Jeanne s'élança entre eux :
 —Fuyez ! leur dit-elle, partez, je vous en conjure ! laissez-moi...
 —Partir sans vous, jamais ! dit Delbroy.
 —Il le faut !
 —Venez, venez, Jeanne ! fuyons ensemble ; nous trouverons bien un prêtre pour bénir notre union.
 —Mon père me maudirait si je fuyais.
 —Mais il vous tuera si vous restez !
 —Qu'il me tue... mais fuyez, Luc !
 —Jamais sans vous !
 La jeune fille se tordait les mains avec désespoir.
 —Fuyez ! fuyez ! disait Ninorc'h au jeune homme.
 —Les gars ! les gars ! cria Dorothée qui s'appuyait contre le chambranle de la porte.
 —Je vous en conjure, Luc, si vous m'aimez, fuyez ! dit Jeanne d'une voix étranglée par l'émotion.
 —C'est parce que je t'aime que je reste, dit Luc en l'entourant de ses bras.
 —Mais ils vous tueront !
 —Eh bien, qu'ils me tuent !... je mourrai près de toi !
 —Les gars ! s'écria Dorothée : les voici... ils accourent, et Séverin est à leur tête.
 —Séverin ! s'écria Jeanne en se redressant.

III

L'AVEU

En entendant les pas précipités des paysans retentir sur la neige, Yvanec avait violemment tressailli.
 —Les gars ! s'était-il écrié en marchant vers Kernoc.
 —Où est Jeanne ? avait simplement demandé celui-ci.
 —Fuis, malheureux, ils vont te tuer !
 —Où est Jeanne ? répéta Kernoc.
 —Je ne sais pas, je te le jure... mais fuis donc !
 —Pas sans ma sœur !
 Des cris sonores retentirent et on heurta violemment à la porte.
 —Il n'est plus temps ! murmura le fermier.
 —Yvanec ! Yvanec ! cria une voix sonore, ouvre donc !
 —M. d'Estournal ! murmura le vieillard.
 Les cris redoublaient, les coups ébranlaient la porte.
 —Ah ! dit Kernoc avec une sourde effrayance, cette fois vous serez bien sûr de ma mort !
 La porte craquait, une fenêtre vola en éclats. Yvanec poussa un cri rauque. Kernoc était alors debout, précisément devant le lit funèbre qui tenait le milieu de la muraille, en face de la cheminée.

Avant que le jeune homme eût eu le temps de pousser un cri, le vieillard le saisit, l'enleva de terre avec une vigueur inouïe, et le jeta sur le lit de deuil dont il referma les rideaux.

D'un bond il fut près de la fenêtre donnant sur le jardin et par laquelle avait fui Jeanne enlacée par les trois femmes. Il releva rapidement le châssis mobile qu'il laissa retomber avec fracas.

Une des fenêtres donnant sur la cour volait en éclats ; cinq ou six hommes sautaient dans la salle, d'autres les suivaient.

—Qu'y a-t-il donc ? s'écria Yvanec d'une voix tonnante.

—Pourquoi n'ouvres-tu pas ? demanda un homme en s'avancant.

—J'étais dans le verger, répondit froidement le vieillard.

L'obscurité profonde qui régnait dans la salle avait effectivement empêché ceux du dehors de pouvoir remarquer ce qui s'y était passé.

Bientôt des lueurs rougeâtres jaillirent et des torches de résine enflammées éclairèrent l'intérieur de la ferme ; la salle était pleine de paysans armés et de femmes affairées et curieuses.

MM. de La Prévalaye et d'Estournal étaient près du fermier, tenant entre eux, chacun par une main, Mariic dont les traits décomposés attestaient la souffrance morale, la torture de l'âme.

Séverin, les yeux ardents, ses doigts enserrant la crosse de son fusil, était derrière Mariic. Catherine s'était élancée vers son père et avait saisi la main du fermier qu'elle pressait dans les siennes.

—Tu vas savoir où est Jeanne ! dit M. d'Estournal en s'adressant à Yvanec.

Le vieillard tressaillit, et son regard se porta involontairement sur ce lit tendu de noir. Le marquis de La Prévalaye s'avança vers le fermier en imposant silence du geste à M. d'Estournal qui allait parler.

—Yvanec, dit-il, tu te rappelles ce qu'a fait tantôt d'Estournal ; il a comparé tous les souliers des femmes aux empreintes du jardin.

—Oui, dit le fermier.

—Tu sais encore, puisque tu étais là quand l'expérience a eu lieu, que Mariic fut convaincue d'être l'une des trois femmes qui avaient contribué à l'évasion de ta fille ?

—Oui, je le sais ; mais Mariic avait refusé de parler, et s'était renfermée dans un obstiné silence.

—Sans doute ; mais comme elle était accusée de trahison pour avoir servi celle qui avait livré le secret des grottes, le recteur a refusé de bénir son union avec Le Caër si elle ne disait pas la vérité, et je l'ai menacée, moi, de traiter Le Caër comme son complice si elle s'obstinait à se taire.

—Eh bien ? demanda le fermier dont les regards erraient toujours du marquis au lit funèbre.

—Elle a juré qu'elle parlerait, qu'elle dirait la vérité, mais à toi seul ; le prêtre a béni son union sur cette promesse, qu'elle a fait serment de tenir sur son salut éternel et sur la vie de son mari. Alors nous l'avons amenés pour qu'elle tienne sa promesse faite sous la bénédiction du recteur.

Puis, poussant Mariic en avant :

—Parle ! ajouta le marquis, Yvanec t'écoute : dis la vérité sans l'altérer, et tout te sera pardonné.

Mariic était tombée à genoux.

—Il faut qu'elle parle à voix haute ! dit d'Estournal.

—Oui, ajouta Séverin d'une voix frémissante.

—Grâce ! murmura Mariic.

—Parle, il le faut, et rien maintenant ne saurait retenir la vérité sur tes lèvres ; parle sans hésiter, ou, je te le jure, moi, Le Caër sera pendu sous tes yeux !

Mariic paraissait prier avec ferveur ; en ce moment le timbre de l'horloge de la ferme retentit, le marteau frappa un coup : c'était six heures et demie du matin qui sonnaient.

Mariic se releva lentement au milieu du silence général : tous les regards étaient fixés sur elle.

—Parleras-tu ? s'écria le marquis.

—Oui, dit la jeune fille.

—Tu as aidé Jeanne à fuir ? demanda d'Estournal.

—Oui.

—Comment !... dis tout !

Mariic se recueillit quelques secondes, puis elle commença à raconter l'évasion de Jeanne ou plutôt son enlèvement ; elle n'omit rien et elle entra même minutieusement dans les plus petits détails sur tout ce qui avait eu lieu.

Chacun l'écoutait avec une attention extrême ; d'Estournal et La Prévalaye étaient à demi penchés audessus d'elle ; Yvanec se tenait roide et immobile en face de la jeune femme, les regards invariablement fixés sur le lit funèbre, et chaque fois que les rideaux de ce lit s'agitaient imperceptiblement, le vieillard frémissait et son visage devenait d'une pâleur livide.

Séverin, le corps replié en arrière et dans la position d'un homme prêt à s'élançer, Séverin dévorait, pour ainsi dire, chacune des paroles sortant des lèvres de la jeune femme.

—Mais où a-t-on conduit Jeanne ? demanda d'Estournal en voyant Mariic s'arrêter.

La jeune fille courba la tête.

—Réponds ! dit le marquis, où est-elle ?

—Où est-elle ? répéta d'Estournal.

—Où est-elle ? dit Séverin en mesurant de l'œil la distance qui le séparait de la porte d'entrée.

—Où est-elle ? dit Yvanec en voyant les rideaux du lit prêts à s'entr'ouvrir.

Mariic hésita encore à répondre.

—Où est-elle ?... parle ?... il le faut ! s'écria d'Estournal du ton le plus menaçant.

Mariic se redressa et regarda autour d'elle. En cet instant, un mouvement d'ondulation s'opéra dans la foule qui avait envahi la salle de la ferme, et un homme apparut fondant ces flots humains, c'était Le Caër.

Personne que Mariic ne parut remarquer sa présence. La jeune femme se retourna vivement vers d'Estournal.

—Jeanne doit être à cette heure dans la maison que nous devons habiter, dit-elle.

Elle n'achevait pas que Séverin bondissait avec un cri rauque et, se ruant comme un fou en brandissant son fusil audessus de sa tête, il se précipitait vers la porte donnant sur la cour en hurlant :

—A moi les gars !

Cet élan du fils du fermier avait accusé un mouvement de flux et de reflux dans la foule. Mariic s'était élancée vers Le Caër qui se tenait près de la table.

—Elles ont été averties à temps ? murmura-t-elle.

—Oui, balbutia le gars.

—Dieu soit loué ! je me serais fait tuer !

Séverin s'était élancé avec une telle violence que d'un seul bond il avait atteint la cour. Les gars, surpris, émus, firent également un même mouvement pour s'élançer à l'appel du fils du fermier. D'Estournal, lui aussi, courait déjà vers la porte, quand un même cri de terreur jaillit de toutes les poitrines et la foule, encombrant la salle, reflua par un même mouvement vers la grande cheminée.

Les rideaux du lit funéraire venaient d'être subitement écartés, et un homme apparaissait debout sur le drap noir à la croix blanche.

Il y eut un moment de frayeur qui glaça tous les courages et paralysa toutes les forces.

C'était effectivement un spectacle effrayant.

La foule s'écarta de ce lit tendu de noir, de ce lit de deuil dont les rideaux fermés ne s'étaient jamais ouverts, de ce lit-catafalque enfin qui tout à coup semblait rendre le corps qu'il renfermait, de ce lit dont l'aspect inspirait à la fois la crainte et le respect, la vénération et la terreur.

Ce fut un moment impossible à rendre ; quelque court que fût cet instant, il parut avoir la longueur des siècles.

Les paysans s'étaient poussés en refluant vers la porte, obéissant à un mouvement de terreur involontaire.

Yvanec demeurait muet et en proie à l'émotion la plus vive.

—Le revenant !... Mauye ! murmurèrent quelques voix.

Tous demeuraient paralysés, foudroyés, anéantis, n'osant ni avancer, ni reculer ; on eût dit qu'un génie, usant de son pouvoir magique, eût métamorphosé tous ces hommes en statues.

Celui qui venait de se dresser profita habilement de ce moment de terreur qui rendait tous les bras inactifs. S'élançant en avant, il tomba au milieu de la foule, arracha un sabre des mains d'un paysan et, avec un moulinet terrible, il bondit vers la porte dont Severin venait de franchir le seuil.

—Tue !... arrête !... feu ! cria d'Estournal.

—Mort au bleu ! vociféra La Prévalaye.

D'Estournal, qui précisément se trouvait entre le lit et la porte, s'était précipité au-devant de Kernoc, lui barrant la route. Le marin leva son sabre et en déchargea un coup furieux sur le chef royaliste. D'Estournal se jeta de côté, mais pas assez vite pour éviter le sabre dont la lame lui entama l'épaule et dont la pointe lui déchira la poitrine. D'Estournal poussa un cri, ouvrit les bras et tomba renversé par la violence du coup. Un flot de sang inonda le plancher de la ferme.

Tout cela s'était accompli avec la rapidité de l'éclair, mais cette action avait suffi pour tirer les gars de leur stupeur. Vingt bras menaçants se levèrent en même temps sur Kernoc, tandis qu'un même cri jaillissait de toutes les poitrines :

—Mort au bleu !

Le marin, voyant le passage fermé, se précipita en avant avec une aveugle furie. Son sabre rencontra dix lames tendues à la fois vers lui.

IV

LA LUTTE.

C'était un tumulte sans nom. Cinquante hommes étaient là se ruant pour en accabler un seul. Celui-là disparaissait sous le flot de ses ennemis, comme disparaît sous la meute écumeuse le sanglier qui lutte.

Kernoc s'était jeté de côté. Se voyant dans l'incapacité de se frayer un passage jusqu'à la porte, il avait réussi à s'isoler au ras de la muraille, afin d'avoir tous ses ennemis en face et de ne pas être surpris par derrière. Son sabre d'une main, une chaise de l'autre, il avait soutenu le premier choc en frappant des deux mains à la fois ceux qui voulaient le saisir.

Tout cela depuis le départ de Severin s'était accompli avec la merveilleuse rapidité de l'éclair.

L'homme s'était élançé, d'Estournal était tombé et les gars s'étaient précipités en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire.

La Prévalaye était demeuré un moment hésitant lorsqu'il sentit frissonner sous ses doigts le bras d'Yvanec qu'il avait saisi par un mouvement machinal. Le fermier était pâle, il avait les traits crispés, les yeux ardents, la physionomie décomposée. Il paraissait être en proie à une lutte effrayante de sentiments contraires.

Près du vieillard et se cramponnant à ses vêtements, Catherine, le visage rougi, les joues sillonnées de larmes, Catherine était là pantelante et affolée.

—Lui... c'est lui... Mauye ! murmurait-elle comme une personne qui n'a même plus conscience de ce qu'elle dit.

—Ton fils, dit La Prévalaye, tu ne l'avais donc pas tué ?

—Non... fit le vieillard.

Un cri déchirant interrompit Yvanec, c'était Catherine qui s'élançait les mains jointes.

—Mon père, sauvez-le !... lui... mon frère ! cria-t-elle.

Et elle retomba en arrière en proie à une attaque nerveuse des plus violentes. On eût dit que la pauvre fille eût recueilli toutes ses forces pour adresser à son père cette prière fervente et que la prière faite les forces l'eussent abandonnée.

Yvanec fit un mouvement comme pour s'élançer, mais le marquis de La Prévalaye le retint vigoureusement par le bras.

Et puis il eût été trop tard, jamais le vieux fermier n'eût pu se frayer un chemin à travers ces rangs tumultueusement pressés de la foule. Il n'y avait certes pas trois minutes que durait cette lutte inégale d'un seul contre cinquante et ces trois minutes, qui avaient eu la durée de trois siècles, avaient suffi pour conduire la lutte à sa fin.

A demi renversé sous les efforts irrésistibles de la foule, Kernoc, qui avait brisé son sabre dans un moulinet furieux, voyait vingt lames levées sur lui, vingt pointes acérées menaçant sa poitrine... Il était au pied de la fenêtre donnant sur la cour, cette fenêtre qui avait été brisée par les gars pour pénétrer dans la ferme. La foule, qui envahissait la cour comme elle envahissait la salle, le menaçait du dehors tandis qu'il était menacé du dedans. Pris entre deux feux, il était matériellement impossible que Kernoc échappât autrement que par un miracle.

Au reste, le marin ne pensait évidemment pas à se sauver ; il ne pouvait espérer autre chose que vendre chèrement sa vie. Il luttait avec la rage et le courage du désespoir.

C'en était fait... Kernoc, glissant, tombait à la renverse et ne se soutenait plus que par une main arc-boutée sur le plancher, tandis que de l'autre il paraît encore les coups qui lui étaient portés, à l'aide du tronçon de sabre qu'il maniait avec une adresse merveilleuse.

—A mort ! à mort ! hurlaient les paysans pressés dans l'intérieur de la salle.

—A mort ! à mort ! répétaient ceux de la cour.

Kernoc fit un suprême effort, il se dressa, écarta ceux qui le pressaient le plus, frappa avec son tronçon d'arme deux ennemis cramponnés à ses vêtements, et élevant le bras avec un geste qui domina la foule :

—Vive la nation ! cria-t-il d'une voix formidable.

—A mort ! à mort !

Et la foule se rua du dedans et du dehors pour se rejoindre et passer sur l'audacieux matelot.

—A mort ! à mort ! vociférait-on avec des exclamations furieuses.

Yvanec ferma les yeux.

—Mon père ! sauvez-le ! criait Catherine en étreignant les mains du vieillard avec des élanes fiévreux.

—A mort ! hurlait toujours la foule ivre de sang et de carnage.

Yvanec se redressa subitement et fit un mouvement comme pour s'élançer. Le marquis de La Prévalaye le cloua sur place avec un geste énergique.

—Il faut qu'il meure ! dit-il.

Yvanec le regarda fixement :

—Ton serment ! L'as-tu oublié ? Il faut que cet homme meure !

—Pas ici ! pas dans ma maison ! s'écria Yvanec. Que son sang ne coule pas ici ou s'est dressé son lit funéraire. Il reviendrait.

—Soit ! dit La Prévalaye en s'élançant.

Et d'un geste rapide, écartant les gars, il se précipita vers Kernoc.

Celui-ci gisait à terre à demi inanimé et dans l'incapacité la plus complète de se défendre. Vingt sabres nus étaient levés sur lui, les lames acérées suspendues menaçantes au-dessus de sa tête.

—Emportez cet homme, dit le chef, fusillez-le dans la bruyère !

Les gars enlevèrent Kernoc qui ne pouvait plus opposer aucune résistance.

—Mon père ! vous le laisserez donc mourir ! s'écria Catherine en secouant la main du vieillard.

Yvanec releva sur elle ses yeux hagards.

—Il le faut ! dit-il.

La Prévalaye passait alors devant d'Estournal qui avait réussi à venir s'appuyer contre un siège que son sang inondait. Le blessé saisit la main du marquis :

—Il pourrait parler... peut-être... balbutia-t-il en désignant du geste Kernoc qui les chouans entraînaient.

La Prévalayo s'arrêta et il parut frappé d'une inspiration subite.

—Tu as raison ! dit-il, cet homme pourrait peut-être nous dire...

Et s'élançant vers un paysan, il lui parla bas à l'oreille :

—Tu as compris ? dit-il.

—Oui ! répondit le gars.

Tous avaient disparu entraînant la victime qui leur était livrée. Cette salle de la ferme, tout à l'heure encombrée d'une foule agitée et bruyante, était maintenant plongée dans un silence presque absolu.

Yvanec s'était laissé retomber dans son grand fauteuil. Catherine, en proie à des spasmes violents, se tordait aux pieds de son père. D'Estournal râlait à demi couché sur la chaise et sur la table. Le marquis de La Prévalaye debout, appuyé sur le canon de son fusil, paraissait absorbé dans un flot de pensées sinistres.

Dans un angle, Mariic priait à genoux et Le Caër, placé près d'elle, paraissait attendre l'expression de sa volonté pour agir.

On entendait l'effrayant tumulte que faisaient les chouans en entraînant leur prisonnier.

Ce bruit incessant avait quelque chose d'horrible ; on sentait que ce tumulte précédait la mort et qu'aux cris des paysans allaient succéder les détonations des armes à feu.

Catherine poussa un soupir rauque qui troubla le silence lugubre régnant dans l'intérieur de la ferme.

Mariic se redressa et, se retournant à demi, elle aperçut le corps de la fille de son maître se tordant dans des convulsions affreuses. Elle se précipita avec un cri déchirant.

—Mais elle va mourir ! cria-t-elle avec effroi et en tombant à genoux près de la jeune fille.

—Mourir ! répéta Yvanec dont l'esprit parut frappé par cette exclamation. Qui donc va mourir ?

—Elle ! Catherine !

—Ma fille !

Et le vieillard se redressa comme s'il eût été mû par un ressort d'acier.

On entendait toujours le tumulte éclatant dans la bruyère.

—Maître ! s'écria Mariic avec un accent déchirant, laissez-vous donc torturer ainsi tous vos enfants ?

—Séverin ? balbutia Yvanec.

—Il est parti, dit Le Caër en s'avançant.

—Oh ? dit le vieillard. Pourquoi le bon Dieu me laisse-t-il vivre ?

—Pour que tu serves la cause de ton roi ! dit le marquis de La Prévalaye en s'avançant.

Puis, après un nouveau silence plus solennel encore que les précédents :

—Yvanec ! reprit le chef royaliste, celui que l'on emmène est ton fils... il va mourir... tu peux le sauver !

Catherine se redressa.

—Le sauver ! répéta-t-elle.

—Oui !

—Comment ? dit Yvanec en se dressant à son tour.

—Il a servi les bleus, il sait leurs secrets, qu'il les livre.

—Qu'il livre les secrets des bleus ?

—Oui !

Yvanec secoua la tête :

—Il ne le fera pas ! dit-il.

—Alors il mourra !

—Eh bien ! qu'il meure ! mieux vaut le sang répandu que la honte.

—Oh ! dit Catherine en se tordant les mains, s'il meurt, je mourrai.

Les cris éclataient toujours aussi furieux, mais en s'éloignant.

—Regarde ? dit Mariic à Le Caër avec un geste impérieux.

Le Caër s'appuya sur la fenêtre, penchant le corps en dehors.

—Les gars l'entourent, dit-il.

—Où est-il ?

—Je ne le vois pas.

—Tu ne veux pas l'engager à parler ? dit le marquis à Yvanec.

—Non, répondit le vieillard ; s'il parlait, il serait un lâche, il trahirait la cause des siens.

—Mais il a bien trahi la nôtre !

—Il n'a jamais été avec nous !

—Il a livré nos plans !

—C'est faux. Nous avons tous été trompés, monseigneur ; moi aussi je l'avais cru, mais il m'a juré, là, tout à l'heure, que s'il y a eu trahison, cette trahison ne vient pas de lui... non, non !... je le jure.

—Que dis-tu ?

—Quoi ! fit d'Estournal en se redressant, on saurait donc...

Un flot de sang s'échappant de ses lèvres arrêta la parole prête à sortir.

—Ah ! cria Le Caër, je le vois ! on le place...

—Mon Dieu ! mon frère, cria Catherine en s'élançant.

—Resto ! dit le marquis en la saisissant par le bras et en se plaçant devant la porte.

Puis, se tournant vers Yvanec :

—Encore une fois, veux-tu le faire parler ? demanda-t-il.

—Je ne lui commanderai pas une infamie, dit Yvanec d'une voix ferme ; s'il est notre ennemi, il est mon fils !... qu'il meure, mais qu'il meure en brave.

—Eh bien donc ! laissez faire ! dit La Prévalaye en fermant brusquement la porte.

Catherine poussa des cris déchirants : elle était presque folle.

—Les gars vont le fusiller ! dit Le Caër ; ah ! il est immobile... il attend...

Yvanec tomba à genoux, et, réunissant ses mains, il pria à voix haute.

Catherine, en proie aux convulsions nerveuses les plus violentes, se roulait sur le plancher de la salle en poussant des cris inarticulés ; elle n'avait plus évidemment conscience de ce qui se passait.

Mariic, agenouillé près d'elle, pleurait en s'efforçant de la rendre à elle-même.

M. de La Prévalaye, debout devant la porte, le regard sombre, attendait avec une anxiété visible.

D'Estournal, qui avait perdu beaucoup de sang, était d'une faiblesse qui ne lui permettait plus d'essayer un mouvement, ni de prononcer une parole. Un nuage de sang passait sur ses yeux.

Yvanec priait toujours à voix haute. Le Caër regardait au dehors ; il était d'une pâleur extrême.

—Notre Père qui êtes aux cieux, disait le vieillard, que votre nom nous soit sanctifié...

—Il ne bouge pas, murmura Le Caër. Les gars le menacent.

—Que votre règne arrive...

—Ah ! fit Le Caër en poussant un grand cri.

Une détonation formidable ébranla les échos de la ferme. Mariic s'était redressé avec un cri sourd. La Prévalaye baissait la tête.

—Que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel... dit Yvanec d'une voix rauque.

Il n'achevait pas, que des détonations nouvelles retentissaient plus rapides : on eût dit la fusillade d'un combat.

—Qu'est-ce que cela ? s'écria le marquis de La Prévalaye en bondissant sur l'appui de la fenêtre.

Il demeura là une minute immobile, paraissant interroger des yeux l'horizon.

V

L'EXÉCUTION

La fusillade continuait toujours plus pressée et plus active.

—Ah ! fit le chef royaliste en brandissant son fusil ; en avant, les gars !

Et il s'élança dans la cour. Les détonations éclataient plus furieuses, entremêlées de cris déchirants.

Entraîné par les chouans sur l'ordre du marquis de La Prévalaye, Kernœ avait été conduit dans un champ de bruyères.

L'influence régénératrice du grand air qui lui baignait les tempes, la conscience de sa situation, avaient rappelé le matelot à lui-même. Comprenant tout le péril de sa position, et sentant qu'il n'avait aucun moyen d'échapper à cette mort suspendue sur sa tête, il avait repris sa présence d'esprit ; et, redressant la tête il avait lancé un défi sur tous ceux qui l'entouraient.

—A mort ! à mort ! hurlait-on autour de lui avec un accent hideux d'imprécations féroces.

—Eh bien ! dit Kernœ en s'arrêtant, pourquoi attendre ? Vous voulez me tuer, tuez-moi ! Ne vous trouvez-vous pas assez nombreux pour m'écraser ?

—Oui, oui, finissons-en ! A mort ! crièrent vingt voix, tardis que vingt canons de fusil s'abaissaient en même temps sur la poitrine du hardi matelot.

Mais le chouan auquel le marquis de La Prévalaye avait parlé bas tout à l'heure à la ferme, écarta les fusils, et s'avançant vers Kernœ :

—Veux-tu vivre ? lui dit-il.

—Vivre ? répéta Kernœ avec étonnement, et à quelles conditions ?

—Livre-nous tes amis !

Kernœ sourit ironiquement :

—Si tu étais entre les mains des bleus, serais-tu capable d'en faire autant ? demanda-t-il.

—Réponds !

—Réponds d'abord !

—Si tu refuses, tu vas mourir.

—Eh bien ! tue-moi sans plus tarder alors, car je refuse.

—A mort ! à mort ! vociféra-t-on.

—Tu refuses ? reprit le chouan.

—Oui, dit Kernœ.

Le tumulte était effrayant : tous les bras étaient levés à la fois pour écraser l'ennemi.

—Alors, reprit le paysan, tu vas mourir !

Et, se tournant vers les chouans :

—Dix hommes en ligne ! commanda-t-il.

Dix gars se rangèrent aussitôt sur une seule ligne : tous avaient le fusil à la main. Le paysan qui paraissait exercer une sorte de suprématie sur ses compagnons prit Kernœ par le bras, et le conduisit en face du peloton. Il demanda des cordes et se disposa à attacher la victime au tronc d'un arbre voisin.

—Inutile ! dit Kernœ avec un ton de dédain. Pas tant de précautions, je ne chercherai pas à fuir, je te le jure. D'ailleurs comment le pourrais-je ?

Effectivement il était adossé au remblai de la route montant à pic à cinq pieds au-dessus de sa tête :

—Encore une fois, veux-tu parler ? demanda le paysan.

—Non, dit Kernœ

—Alors, à vos armes !

Un silence effrayant suivit ce commandement fait d'une voix ferme.

Tous s'écartèrent, et Kernœ demeura seul, debout, en face du petit peloton.

—En joue ! commanda le paysan.

Les fusils se dressèrent et s'abaissèrent, sur une même ligne horizontale... Le silence était plus grand encore... Kernœ demeurait impassible...

—Feu ! dit le paysan.

Mais il n'achevait pas qu'une détonation terrible éclatait derrière Kernœ, sur la lisière du chemin : un nuage de fumée s'élevait dans les bruyères et cinq des hommes du peloton tombèrent frappés à mort...

Les autres se replièrent avant d'avoir fait feu... Au même instant de nouveaux coups de fusil retentirent, des cris déchirants éclatèrent, d'autres hommes tombèrent encore, et des êtres qui n'avaient rien d'humain, des démons, bondirent le pistolet au poing, le poignard nu aux dents. Les chouans,

surpris au milieu de leur facile triomphe, avaient été écartés, renversés, repoussés.

En un clin d'œil Kernœ fut enlevé, emporté, sur le terre-plein de la route, d'autres coups de feu retentirent, des moulinets terribles fauchèrent les gars, faisant des vides sanglants.

—Avant partor ! cria une voix sonore.

Et le tourbillon tantastique reprit son élan en sens inverse, emportant Kernœ, tuant, renversant tous ceux qui l'entouraient, passant sur tous ceux qui voulaient s'opposer à sa course.

La durée d'un éclair eût suffi pour éclairer cette scène dont l'accomplissement tenait réellement du miracle. Les chouans demeuraient stupéfiés, regardant leurs morts, leurs blessés, et ne s'expliquant cette intervention inattendue que par un miracle.

M. de La Prévalaye venait d'accourir : il avait tout vu, tout compris, et il venait de s'élaner par la fenêtre de la ferme.

—En avant ! cria-t-il en se précipitant.

Il bondit par-dessus les cadavres étendus sur le sol ensanglanté, et il gravit lestement l'escarpement de la route.

Les agresseurs fuyaient emportant avec eux celui qu'ils venaient d'arracher à une mort certaine. Les ténèbres eussent protégé leur course si la neige qui recouvrait la terre d'une blancheur éclatante, n'eût servi de repoussoir éblouissant aux silhouettes qui se détachaient avec une netteté ne permettant pas de faire fausse route.

Trente ou quarante hommes, le fusil à la main, s'étaient élancés à la suite de La Prévalaye.

—En avant, les gars ! criait le marquis en excitant ses hommes du geste et de la voix.

—En avant ! cernez-les ! entourez-les ! que pas un n'échappe ! Vive le roi !... en avant !

En cet endroit, la campagne dénudée par l'hiver était unie et plate. Il fallait faire quelques centaines de pas encore pour atteindre les genêts qui eussent puissamment abrité les fuyards. Mais c'était précisément durant le temps qu'il fallait pour franchir cet espace que le danger était effrayant et terrible.

—Halte ! feu ! cria La Prévalaye en maintenant ses hommes du geste.

Les fusils s'abaissèrent.

—A plat ventre tout le monde ! hurla une voix sonore.

Un nuage de fumée enveloppa la plaine, des détonations furieuses retentirent tandis que des éclairs rapides déchiraient les ténèbres. Puis le nuage fut presque instantanément déchiré par la brise, et on aperçut les fuyards se redressant et continuant leur course tout en envoyant des balles aux royalistes. Pas un n'avait été atteint.

La Prévalaye rugit comme une bête fauve :

—En avant ! feu ! vociféra-t-il en bondissant. Tue ! tue !...

Les chouans, rendus furieux par la succession d'échecs qu'ils venaient de subir, se ruèrent en poussant des cris rauques.

Les gars, mus par tous les sentiments qui peuvent décupler les forces des hommes, semblaient une bande d'animaux féroces qu'aucune barrière ne saurait arrêter.

Rechargeant leurs fusils à la course, ils allaient atteindre ceux qu'ils poursuivaient. Les genêts n'étaient plus qu'à courte distance, mais cependant cette distance était encore suffisante pour rendre imminent le danger.

C'était dans la direction du cromlec'h, c'est-à-dire dans la direction opposée à celle qu'avait prise Séverin en quittant la ferme, que couraient les sauveurs de Kernœ. Déjà les genêts mentraient leurs branchages chargés de neige à quelques pas à peine.

—En avant ! des jambes, enfants ! cria l'homme qui paraissait diriger la fuite et qui entraîna à son côté Kernœ qu'il soutenait en le tenant par le bras.

La Prévalaye et ses gars redoublaient de vitesse.

Un dernier effort et les fuyards, s'ils échappaient encore

aux balles des fusils dont les canons s'abaissaient vers eux, allaient atteindre le rempart protecteur des grands genêts, quand de ces genêts même surgirent brusquement des bandes de paysans qui barrèrent la route.

—D'Almoy ! cria le marquis avec un élan furieux. Cernez les bleus ! Quo pas un n'échappe !

Les fuyards, arrêtés brusquement au moment où ils allaient pénétrer dans la forêt de genêts, se jetèrent à droite, précipitant leur course vers la mer. Mais c'était précisément dans cette plaine aride au centre de laquelle se dressait le cromlec'h, communiquant avec les fameuses grottes, que les malheureux poursuivis s'étaient élancés. Or, cette plaine unie et ayant pour limite la crête même des falaises, n'était pas un terrain sûr, et incontestablement la fuite allait être transformée en massacre hideux.

Les forces des poursuivants venaient d'être triplées. C'était d'Almoy qui, venant d'achever l'opération du débarquement dans les grottes, des trois millions envoyés par les Anglais, avait eu l'attention soudainement surexcitée par les détonations des coups de fusil qui avaient retenti et qui, rassemblant ses hommes on grande hâte, s'évit précipité vers la ferme.

Le secret de la communication du cromlec'h avec les grottes n'étant connu que de La Prévalaye et d'Yvancec, c'était par l'ouverture donnant sur la mer que le débarquement avait eu lieu à l'heure de la marée basse, ainsi que cela se pratiquait toujours. C'était à cette circonstance que les chouans devaient d'avoir vu d'Almoy et les siens surgir des genêts, sans quoi ils fussent arrivés par la plaine et eussent ainsi laissé le chemin libre aux fuyards.

Malheureusement, il n'en avait point été ainsi, et les sauteurs de Kernoë avaient en face et à gauche la falaise à pic de la mer : à droite et derrière, les chouans les poursuivaient et les enserrant.

Cette fois, aucune chance de salut n'existait plus. Il n'y avait rien à espérer, il n'y avait qu'à mourir. Sans doute les malheureux comprirent la situation, car ils s'arrêtèrent par un même mouvement à quelques pas du fameux cromlec'h et préparèrent leurs armes.

Ils étaient six, y compris Kernoë, contre près de soixante hommes.

En voyant les fuyards s'arrêter, les chouans avaient ralenti leur course. D'ailleurs, ils pouvaient ne plus se presser maintenant. Ils étaient certains qu'aucun de leurs ennemis ne pouvait leur échapper.

Le jour, qui commençait à se lever, éclairait des premiers rayons blafards cette scène émouvante. Il y eut un moment d'hésitation parmi les royalistes. À contempler l'attitude ferme et énergique de ces six hommes, il était certain qu'aucun n'était disposé à se rendre ; que tous se feraient tuer jusqu'au dernier, et que les premiers qui les attaqueraient payeraient chèrement leur témérité.

Cependant cette hésitation fut courte. Sur l'ordre de leur chef, les gars se précipitèrent. C'était une nuée de vautours s'abattant sur leurs ennemis. Les six hommes, se formant sur une même ligne, présentèrent un front audacieux.

—Vive le roi ! crièrent les uns.

—Vive la nation ! vociférèrent les autres.

Et tous les fusils s'abaissèrent, quand tout à coup, de derrière le cromlec'h, apparut, bondissant, un gigantesque personnage demi-nu, poussant des hurlements féroces et brandissant dans ses bras nerveux un baril surmonté d'une mèche enflammée.

Avec la rapidité d'un chamois, cet homme franchit d'un seul élan l'espace qui le séparait des paysans, et, balançant le baril au-dessus de sa tête, il le lança avec force, au milieu des chouans, dont il renversa quelques-uns.

Tous reculèrent en criant, car tous avaient compris ; mais il était trop tard.

Le baril prenait feu.

Une colonne de flammes monta, rapide, vers le ciel. Une

lueur rougeâtre illumina sinistrement le paysage, une détonation effroyable retentit, le sol trembla, et un nuage opaque de fumée et de poussière s'éleva enveloppant la campagne.

Des cris déchirants éclatèrent. Le nuage fut dissipé ; et sur la neige, là où tout à l'heure se pressaient les paysans, on vit des cadavres mutilés étendus, des blessés agonisant et se tordant dans des mares de sang noir, et, au centre de ce groupe de morts et de mourants, un trou profond pratiqué dans la neige, se détachant comme un gouffre noir.

Les paysans fuyaient au loin dans la direction de la ferme. Tous avaient abandonné le champ de bataille ; tous obéissant à une terreur folle, avaient jeté leurs armes et s'étaient enfuis.

Deux hommes seuls, parmi les autres, semblaient avoir conservé leur présence d'esprit. Ceux-là étaient debout au milieu des blessés ; un miracle les avait sauvés sans doute. Ces deux hommes étaient le marquis de La Prévalaye et d'Almoy.

Le premier se tenait près d'un jeune gars qui avait la poitrine fracassée. Le paysan respirait encore. Faisant un effort, il saisit les mains du gentilhomme et le repoussant doucement :

—Fuyez, monsieur le marquis, fuyez, dit le mourant d'une voix éteinte. Les démons sont contre nous et sont les plus forts. Oh ! le ciel était rouge... quand j'ai été frappé... j'ai bien reconnu Philopen....

—Philopen ! répéta le marquis.

—Oh ! il a emporté les bleus ses amis. Tenez... il ne les a pas tués, eux !

Le marquis redressa la tête : effectivement, là où tout à l'heure étaient les six hommes, la place était déserte. Aucun n'avait été atteint, car aucune trace de sang ne décelait une blessure reçue. Le marquis interrogea l'horizon d'un regard rapide : il n'aperçut rien.

Qu'étaient donc devenus ces hommes ? D'Almoy était près du marquis, celui-ci lui saisit violemment le bras.

—Tu as débarqué les trois millions ? demanda-t-il.

—Oui, répondit d'Almoy.

—Ils sont dans les grottes.

—Oui.

—Qui les garde ?

—Personne ! La marée monte et personne ne peut entrer dans les grottes.

Le marquis entraîna son compagnon.

—A la ferme ! cria-t-il. Rallions les gars ! Il faut qu'ils reviennent.

Tous deux bondirent ; et les blessés demeurèrent seuls, criant, agonisant, se roidissant dans les convulsions de l'agonie, et rougissant de leur sang la neige que labouraient leurs doigts crispés.

C'était un épouvantable et saisissant tableau que celui offert par ces malheureux appelant en vain le secours de Dieu et celui des hommes. Plus de vingt hommes gisaient là : quelques-uns avaient été tués sur le coup ; les autres se roidissaient dans des tortures horribles, appelant à grands cris cette mort qui ne se hâtait pas assez pour les délivrer de leurs souffrances.

Peu à peu cependant les cris diminuaient, le bruit des lutes de l'agonie s'affaiblissait ; le silence arrivait progressivement, silence de la tombe. Le jour se levait et ses teintes grises éclairaient ces faces livides contractées par la douleur ; et la neige s'échappant par flocons des nuages noirs, tombait venant envelopper les cadavres dans son linceul de glace.

Quelques instants s'écoulèrent. Le silence le plus profond régnait dans la plaine où il n'y avait plus un être vivant.

Tout à coup un groupe noir se détacha sur le sol blanchi, dans la direction de la ferme ; c'était une troupe d'hommes se précipitant au pas de course.

Au même instant, au pied de la falaise, une barque se détachait, naviguant bravement sur une mer houleuse.

Puis une nouvelle secousse fit frissonner le rocher ; une colonne de flammes jaillit de nouveau, s'élançant dans les airs,

et une détonation, plus formidable que la première, ébranla les échos.

VI

SEVERIN.

Le ciel était couvert, le jour avait cette teinte blafarde que donne à la pâle lumière du soleil, perçant les nuages, le reflet de la neige couvrant le sol. Au loin la campagne était déserte.

Dans la salle de la ferme de Crozon, cinq hommes et une femme étaient réunis. La femme était la pauvre Catherine : elle était pâle et les traits allongés de son visage décelaient une vive souffrance de l'âme.

Les hommes étaient Yvanec, Séverin, le marquis de La Prévalaye, d'Estournal, d'Almoy et Algaric le folgoat.

Yvanec, assis sur un escabeau, le coude appuyé sur la table massive, était absorbé dans des pensées tumultueuses. Ses doigts frémissants emprisonnaient son front sur lequel perlait une sueur froide. Le vieillard demeurait là comme la statue de la Douleur.

A quelques pas de lui, le dos appuyé contre la table, Séverin se tenait silencieux dans une pose profondément méditative. Il avait les yeux caves, les lèvres gonflées et violacées, les joues croussées : une expression de résolution farouche se lisait sur ses traits.

Dans le lit voisin de celui qui avait appartenu à Jeanne, d'Estournal était étendu, pâle et ensanglanté. Près du blessé, à demi penché sur le lit et causant à voix basse avec lui, était le marquis de La Prévalaye.

De l'autre côté de la pièce, d'Almoy et Algaric se tenaient près l'un de l'autre : le folgoat affectant cette indifférence du renard de la fable ; le chef royaliste les regards rivés sur le blessé couché dans le lit.

Le marquis quitta le chevet de M. d'Estournal et, revenant vers le milieu de la salle, il s'arrêta en face de Séverin.

— Alors, dit-il, quand tu es arrivé à la maison de Le Caër, tu n'as plus trouvé personne ?

— Non ! dit Séverin d'une voix sourde.

— Ils avaient fui ?

— Oui.

— Et Ninore'h et Dorothée ?

— Ninore'h a refusé de parler d'abord, Dorothée était partie aussi.

— Et qu'as-tu appris ? Répète-le hautement devant ton père !

— Ninore'h, contraint par moi, a avoué que Jeanne avait fui avec le bleu !

En achevant de prononcer ces paroles, Séverin heurta l'un contre l'autre ses poings fermés, avec un accès de rage impossible à rendre.

— Donc, ils ont fui, donc Jeanne a déserté la cause de sa famille et s'est sauvée avec un ennemi des siens.

Et, se redressant lentement au milieu du silence général, le marquis fit signe à Algaric et à d'Almoy de se rapprocher de lui.

— Les trois millions ont été débarqués par vous ? demanda-t-il au premier.

— Oui ! répondit d'Almoy.

— Ils avaient été enfermés dans les grottes ?

— Oui.

Algaric fit un pas en avant.

— Les grottes ont été en partie détruites, dit-il. Les millions ont été enfouis ou ont été volés !

Le marquis fit un signe affirmatif, puis, revenant vers Yvanec :

— Tu as entendu ? poursuivit-il. Au nom du roi, réponds ! Tu avais le secret des grottes, Yvanec ! Toi seul et moi avions connaissance de ce secret, or, non-seulement ce secret a été livré à nos ennemis, mais encore les bleus ont pris les grottes pour lieu de refuge, et grâce à la trahison, ils ont pu faire sauter une partie de ces grottes et nous priver de ces millions

dont le concours devait être si favorable à la cause royale. Cette cause aujourd'hui est à deux doigts de sa porte. Et qui donc a trahi ? Ta fille, Yvanec. Oui, ta fille a trahi, comme ton fils avait trahi jadis, et cependant, tous deux sont encore vivants.

Yvanec courba la tête.

— Et il n'appartient qu'à toi de les punir, Yvanec, poursuivit le marquis. Tu sais bien ce que tu as juré d'accomplir.

Le fermier se redressa fièrement :

— M'accusez-vous donc d'avoir manqué à mon serment ? s'écria-t-il.

— Ceux qui devraient être morts vivent encore.

— Jeanne devait mourir ce soir.

— Et ton fils ?

— N'avais-je pas cru l'avoir tué ? répondit le fermier.

Le marquis se rapprocha du vieillard et, lui prenant les mains qu'il secoua avec violence :

— Il faut que ceux-là meurent ! dit-il d'une voix rude. Maüyc est avec nos ennemis, il combat dans les rangs des bleus ; Jeanne a livré traîtreusement nos secrets et elle a fui honteusement avec un républicain. L'un est un déserteur, l'autre une fille sans foi. Ton honneur est terni, Yvanec, ton nom est souillé : il faut que tu laves ces taches avec le sang des coupables.

Le fermier fit un geste brusque et, relevant la tête :

— Mon honneur terni, dit-il, tandis que ses joues s'empourpraient ; mon nom souillé ! Qui dit cela ?

— Moi ! fit le marquis en s'avancant encore.

— Mon honneur et mon nom sont à moi.

— Ton nom est à ceux qui le portent, et ton honneur est avec ton nom.

— Ceux qui portent mon nom, s'écria Yvanec dans un paroxysme de colère, les voilà.

Et du geste il désigna Séverin et Catherine.

— Ils ne sont pas seuls !

— Ils sont les seuls qui aient le droit de le porter.

— Hein ? s'écria le marquis. Que dis-tu donc ?

— La vérité !

— Mais Maüyc ? mais Jeanne ?

— Ceux-là peuvent se déshonorer, mais ils ne peuvent déshonorer le nom de mes pères, car ce nom, ils n'y ont aucun droit. Mon sang ne coule pas dans leurs veines. Ce ne sont pas mes enfants : ce sont les enfants du hasard et de la fatalité.

Tous se regardèrent, Catherine s'était élancée près de son père, Séverin s'était dressé d'un bond, Algaric lança un coup d'œil rapide à d'Almoy.

— Que veux-tu dire ? reprit le marquis avec stupéfaction.

— La vérité ! répondit Yvanec. Je dis ce qui est.

— Explique-toi.

Le vieillard, sans répondre, s'avança vers le grand christ appendu à la muraille. La croix colossale se perdait dans un entourage de rameaux et, passant ses doigts derrière le crucifix, il prit une petite boîte suspendue aux pieds de l'image sainte.

Il s'agenouilla dévotement au milieu du silence général, et il ouvrit cette petite boîte qui contenait un mouchoir taché de sang et un petit bouquet de fleurs desséchées. Yvanec se pencha sur ces objets qu'il tenait dans sa main frémissante, et de grosses larmes, s'échappant de ses paupières, roulèrent sur ses joues bistrées.

Séverin et Catherine, qui tous deux avaient suivi du regard le mouvement de leur père, étouffèrent un même cri et se signèrent en tombant à genoux.

— Le mouchoir de ma mère ! murmura Séverin.

— Son bouquet de mariée ! dit Catherine.

Yvanec paraissait prier avec ferveur en pressant les deux objets contre sa poitrine.

— O toi que j'ai aimée autant qu'on peut aimer sur cette terre, dit le fermier avec des soupirs rauques dans la voix, toi qui fus ma compagne, toi qui as reçu mes serments, toi qui portas mon nom, tu me contemples du haut du ciel, tu me

vois, tu me juges ! Relève-moi du serment que nous avons fait ensemble sur la tombe d'Yvonne et de Karneih, ces deux enfants que Dieu, dans sa bonté, nous a donnés et nous a ravis. La vérité m'est échappée : il faut que je parle maintenant pour l'honneur du nom que je dois laisser à ceux que ta main a bénis en mourant... implore pour moi la miséricorde de Dieu, et pardonne-moi.

En achevant ces mots, le vieillard baisa religieusement les deux reliques qu'il tenait, et, courbant encore le front, il pria avec ferveur.

Un profond silence avait régné dans la salle durant cette invocation. Quand le fermier se tut, chacun des assistants regarda son voisin avec une expression d'étonnement profond, mais personne n'osa troubler le recueillement dans lequel le vieillard paraissait plongé.

Algaric le folgoat avait fait un mouvement en avant et son regard rapide avait couru de M. d'Almoy à M. d'Estournal, avec une expression difficile à rendre. Séverin et Catherine s'étaient glissés sur leurs genoux, demeurant comme suspendus aux lèvres du vieillard.

— C'est aujourd'hui le 14 décembre ! dit Yvanec d'une voix grave.

— Oui, dit le marquis en tendant la main au vieillard dont la pâleur était effrayante.

Yvanec repoussa cette main qui s'offrait à lui.

— Laissez-moi parler, monseigneur, dit-il. La main d'un bon et loyal gentilhomme ne doit pas toucher celle d'un homme dont l'honneur du nom est terni. Laissez-moi parler, et si ensuite vous reconnaissez cet honneur sauf, votre main s'offrira encore à moi ; mais ce ne sera plus la pitié qui la fera tendre : ce sera l'estime !

Puis, sans attendre de réponse :

— Nous sommes le 14 décembre 1799, poursuivit le fermier, il y a bien longtemps que vous me connaissez, monseigneur ; tous les ans, à cette même date, ne m'avez-vous pas vu le front soucieux et la douleur dans le cœur ?

— Oui, effectivement, répondit le marquis. Ce que tu me dis là me rappelle que chaque année j'ai remarqué en toi, vers cette époque, une sorte de prostration pénible.

— C'est que le 14 décembre est une date funeste pour moi, monseigneur ; c'est que, depuis vingt ans, le 14 décembre est l'anniversaire de quatre douleurs sans nom, de quatre douleurs dont une seule est le deuil éternel de l'âme, et que, désormais, à ces quatre grandes douleurs il faudra joindre celle qui, aujourd'hui, augmente mes tortures !... C'est aujourd'hui le 14 décembre 1799, et l'accusation de déshonneur et de trahison pèse sur moi ! Il y a trois ans, le 14 décembre 1796, je conquis ma pauvre femme au champ du repos ! Il y a six ans, le 14 décembre 1793, embusqué derrière une haie, je fis feu sur un homme que j'avais toujours nommé mon fils !... Il y a vingt ans, le 14 décembre 1779, ma femme et moi nous pleurons sur la tombe de deux pauvres enfants !... Mais entre ces deux dernières dates, entre 1799 et 1779, il en est une qui, elle aussi, est une date fatale dans ma vie !... Il y a dix-neuf ans, c'était en 1780, ma femme et moi étions bien tristes... Hélas ! nous venions du cimetière où nous avions été pleurer sur la tombe d'Yvonne et de Karneih ! Il y avait un an que le bon Dieu nous avait ravis nos enfants durant une même nuit... Oh ! que nos cœurs étaient gros... Aux douleurs du passé, se joignaient les appréhensions cruelles de l'avenir. Nous avons perdu deux enfants, et les deux qui nous restaient étaient bien malades... Séverin était abandonné par le docteur et Catherine était maigre et chétive à croire qu'un souffle l'eût renversée.

— C'est un ange, disaient les voisins en la regardant ; elle ira dans le ciel un jour ou l'autre.

— Le bon Dieu nous a retiré sa bénédiction, disait ma femme.

— Et moi, je pensais aussi comme elle, mais je ne le disais pas ; aussi, je le dis encore : Oh ! nous étions bien malheureux, et ceux-là seuls qui ont vu mourir leur chair et tarir

leur sang, ceux-là peuvent comprendre combien nos cœurs étaient serrés.

— Alors nous demeurions à Lauriec, près de Concarneau. Décembre est justement l'époque des pèlerinages à la Notre-Dame de l'île de Loch, et comme l'île est après celle aux Moutons qui est en face de Concarneau, nous voyions s'embarquer tous les chrétiens qui voulaient aller brûler un cierge sur l'autel de la bonne Notre-Dame.

— La femme voulait y aller aussi, et comme elle disait : « Si nous allons prier la Notre-Dame de Loch, je suis sûre que nos enfants se porteront bien, comme elle disait cela, je lui dis, moi : « Eh bien, femme, allons à Loch prier la bonne Mère de Dieu. »

— Et la femme m'embrassa, et comme nous étions sur le port quand elle me disait cela, j'appelle un ami qui amène sa barque et nous prenons la mer. Le temps était beau, nous arrivons à l'île et nous allons à la chapelle. Là nous prions et nous brûlons des cierges pour que la sainte Vierge prenne nos enfants sous sa protection.

— Quand nous sortons de la chapelle, ma femme m'avoue qu'elle avait fait un vœu pour rendre la santé à Séverin et à Catherine : c'était de faire une bonne action avant vingt-quatre heures.

— C'était le 14 décembre, ainsi que je vous le disais. Nous étions partis tard, de sorte que la nuit nous prit de retour, mais la mer était toujours belle, la brise bonne et la barque que nous montions, excellente marcheuse.

— Nous revenions, et ma femme et moi, nous étions tout absorbés dans nos pensées : la mer était unie et calme, quand la lune se lève tout à coup, éclairant les vagues, et ma femme, qui était près de moi, pousse un grand cri et, me saisissant les mains, me montre quelque chose qui flottait sur la mer à peu de distance...

En ce moment le bruit du trot d'un cheval retentit au loin dans la campagne. Yvanec s'arrêta dans son récit ; le marquis et d'Almoy penchèrent la tête comme pour être à même de mieux entendre.

— Qui est-ce donc ? demanda M. d'Estournal qui, faisant un effort, se redressa sur son lit.

— Quelqu'un qui vient à la ferme, répondit le marquis ; mais les gars veillent : il n'y a rien à redouter.

Il n'achevait pas qu'un coup fut frappé discrètement à la porte, puis cette porte s'ouvrit doucement et un prêtre apparut sur le seuil.

— L'abbé Bernier, dit le marquis en s'avancant à la rencontre du ministre de Dieu.

— Ah ! fit Yvanec, je puis continuer devant le recteur ; il connaît depuis longtemps la famille.

L'abbé, que tout le monde saluait avec un respect profond et empressé, s'avança vers le vieillard, et lui prenant les mains qu'il serra cordialement :

— Je sais tout ce que tu dois souffrir en ce moment, mon ami, dit-il d'une voix douce. J'ai appris tout à l'heure les récents malheurs qui viennent de te frapper. Mais ne désespère pas, Yvanec, aie confiance en Dieu, implore le Seigneur, et la force ne te fera pas défaut.

— Il nous apprenait, dit le marquis en désignant le fermier, ou du moins il allait nous apprendre comme Maïyc et Jeanne n'étaient pas ses enfants.

L'abbé tressaillit violemment.

— Quoi !... fit-il avec un accent de reproche.

— Il le fallait, monsieur le recteur, dit Yvanec ; d'ailleurs, Dieu m'entend, qu'il me juge.

L'abbé s'inclina.

— Continue donc, dit-il.

Puis, se tournant vers le marquis :

— Ensuite, dit-il, j'aurai l'honneur de vous entretenir au nom du premier consul.

Cette phrase avait été prononcée à voix très basse ; le marquis se redressa vivement, mais le recteur l'arrêta du geste.

VII

LES ENFANTS

Yvanec était resté absorbé, en proie à une émotion des plus violentes ; aucun des auditeurs ne l'engagea à continuer : chacun paraissait attendre avec une anxiété visible.

— Ce que ma femme avait vu, reprit enfin le vieillard, c'étaient deux enfants, dont l'un luttait contre les flots... Celui-là, qui était un jeune gars de six ou sept ans, se tenait cramponné à un mat qui flottait ; l'autre une petite fille était blottie dans l'intérieur du débris qui émergeait des flots.

— Ma femme criait ; je me jetai à la nage pour aller sauver les enfants, car j'avais peur que la barque, en approchant, ne fit rouler le mat par une fausse manœuvre.

— Quelques instants après, nous les avions étendus tous les deux au fond de notre embarcation. »

Un soupir rauque, strident, une sorte de rugissement interrompit le fermier. Tous les yeux se portèrent à la fois vers le lit dans lequel était étendu le blessé. D'Estournal était sur son séant ; de la main droite il se cramponnait aux draps pour se maintenir dans cette position ; le bras gauche était étendu, l'index allongé dans la direction du fermier.

Le blessé semblait être sous l'empire d'un accès de folie subite : ses yeux étaient hagards et démesurément ouverts, ses prunelles dilatées, sa bouche entr'ouverte comme pour laisser échapper un cri.

— Qu'avez-vous donc ? demanda le marquis en s'élançant près du lit.

D'Estournal l'écarta du geste et fit signe à Yvanec de venir près de lui ; le vieillard obéit machinalement, sans objection, comme on obéit à l'expression muette de la volonté d'un malade.

Quand Yvanec fut au bord du lit, d'Estournal lui adressa encore un geste impérieux :

— C'était le 14 décembre 1779 ? dit-il d'une voix entre-coupée.

— Oui, répondit Yvanec.

— Près de Concarneau ?

— Entre Concarneau et l'île aux Moutons.

— Le soir ?

— Vers huit heures.

Un silence suivit cet échange de paroles que tous les assistants avaient religieusement écoutées avec un intérêt profond et un étonnement qu'aucun, pas même le folgoat, ne cherchait à dissimuler.

L'abbé Bernier, lui aussi, s'était rapproché du lit.

— Continue ! dit d'Estournal au fermier.

— Nous avons ramené les enfants à terre, reprit le fermier.

Ils étaient malades ; ils ne pouvaient parler ; ma femme en prit soin. Elle les embrassait, elle les caressait et disait : " Il y a un an aujourd'hui, le bon Dieu nous enlevait notre fils et notre fille ; pourquoi nous envoie-t-il ces deux enfants à cette heure ? Est-ce donc pour remplacer ceux qu'il a pris ? Yvanec, il faut obéir à la volonté de Dieu ! Il faut que ceux-là soient nos enfants ; si nous les sauvons, le bon Dieu sauvera Séverin et Catherine. Et puis j'ai fait un vœu, tu sais ? Eh bien ! voilà ma bonne action. Le Seigneur est pour nous et avec nous ! " Et comme la femme disait vrai, j'ai dit comme elle : les deux enfants sont demeurés près de nous, et, de ce jour, ils ont fait partie de la famille.

— Mais ils savaient bien cependant qu'ils étaient étrangers, dit d'Estournal, dont les yeux flamboyaient.

— Non ?

— Comment ! ils ne savaient pas qu'ils n'étaient pas tes enfants ?

— Ils ne l'ont pas su et ils ne le savent pas encore. Jeanne était trop petite pour savoir : elle avait un an à peine. Quand à Maïyc, nous lui avons raconté qu'il était séparé de nous depuis sa naissance ; que ceux qu'il avait vus étant tout petits n'étaient que ses nourriciers. Nous avons menti, mais c'était pour le bien. Nous aimions ces enfants comme si

notre sang eût coulé dans leurs veines, et nous ne voulions pas qu'ils fussent malheureux plus tard ; nous voulions que leur position fût bonne, que leur place au foyer fût bien à eux, et que Séverin et Catherine, enfin, les pussent bien croire leur frère et leur sœur.

— Mais d'autres pouvaient parler à ces enfants : vos voisins, vos amis.

— Le lendemain, nous quittions Lauriec et j'achetais une ferme dans une autre contrée près de Pontcroix, et depuis ce jour-là tous ceux qui nous ont vus ont cru que Maïyc et Jeanne étaient bien nos enfants.

Un grand silence suivit ces paroles. Tous ceux qui étaient là savaient ce qui s'était passé à l'égard des deux enfants adoptés par le fermier, et tous comprenaient ce qu'il devait souffrir.

Parmi les auditeurs, trois paraissaient en proie à l'émotion la plus violente. Séverin, Catherine et d'Estournal avaient les yeux rivés sur le fermier. Séverin, le cou tendu, les sourcils contractés, la sueur perlant sur le front, Séverin dont les joues pâlissaient et rougissaient tour à tour, était évidemment sous l'empire de ces chocs qui ébranlent le cerveau, et qui peuvent souvent déterminer des crises funestes.

Catherine, la tête enfoncée dans ses deux mains, s'était laissée tomber à deux genoux ; elle demeurait courbée dans l'attitude de la prière, tandis que ses épaules frémissaient agitées par les sanglots qui déchiraient sa gorge.

D'Estournal était immobile et roide, se soutenant toujours d'une main au drap à demi relevé, et dardant son œil de voutour sur Yvanec. Sa respiration sifflante se faisait jour difficilement à travers sa gorge séchée.

Algaric avait jusqu'alors écouté le récit du fermier avec l'attention la plus grande, mais sans manifester la plus légère émotion ; il obéissait évidemment plutôt à la curiosité qu'à l'intérêt. Cependant son regard, d'ordinaire terne et voilé, s'animait par moments et brillait d'un feu lugubre en se reportant sur le blessé. Le folgoat s'était avancé lentement, se glissant au milieu de ceux qui remplissaient la salle ; et se rapprochant doucement d'Yvanec et de d'Estournal :

— Mais, dit-il tout à coup au milieu du silence, si Maïyc avait six ans au moins quand Yvanec l'a sauvé, Maïyc a dû raconter comment il se faisait qu'il était abandonné sur les flots avec sa jeune sœur.

— Cela est vrai, dit vivement le marquis. Comment expliquer l'abandon de ces deux malheureux enfants ?

— La mer était calme, ajouta Algaric.

— Ne l'as-tu jamais interrogé à cet égard ? poursuivit M. de La Prévalaye.

— Si fait, répondit le vieillard.

— Et qu'a-t-il dit ?

— J'ai cru comprendre que cet abandon des deux enfants était le résultat d'un crime.

— D'un crime ?

— Oui. D'après ce qui résulte de l'explication donnée par Maïyc, lui et sa sœur avaient été emmenés par un homme qui se disait leur père, et qui probablement habitait une ville voisine, dont je n'ai jamais pu savoir le nom ; car ce nom, aucun des deux enfants ne le dit jamais. Le père les avait emmenés tous deux dans une barque, pour faire une promenade en mer avec la gouvernante de la petite fille, et la barque avait fait naufrage. Comment ? par quelle cause ? je l'ignore. Le petit ne pouvait l'expliquer clairement ; mais, encore une fois, d'après ce que je lui fis dire, je pus comprendre que ce naufrage n'avait eu pour but que de faire mourir la gouvernante et les deux enfants.

Algaric se retourna vivement vers M. d'Estournal ; celui-ci était encore plus pâle et semblait plus violemment agité.

— Et, reprit le marquis, qui, lui, n'obéissait évidemment qu'à un motif de curiosité en interrogeant, et cet enfant se nommait-il donc Maïyc ?

— Non, répondit Yvanec ; il ne se nommait pas ainsi, non plus que sa sœur ne se nommait Jeanne.

D'Estournal se penchait à croire qu'il allait tomber du haut de sa couche.

— Comment se nommaient les enfants ? demanda le marquis.

— René et Juliette !

Un soupir rauque retentit ; tous les yeux se reportèrent vers d'Estournal, qui, rejetant violemment les couvertures, faisait un effort pour se laisser glisser en bas du lit.

— Eh bien ! que voulez-vous donc ? s'écria le marquis en s'élançant vers lui.

— M'habiller... partir... dit d'Estournal d'une voix sourde.

— Pour aller où ?

— Il faut que je parte.

— Allons donc, vous êtes fou, vous ne pouvez vous soutenir !

— Je veux partir ! Je veux... je... balbutia d'Estournal.

Il fit un effort, mais il retomba évanoui sur la couche qu'il avait voulu quitter.

Yvanec n'avait paru remarquer ni l'intérêt que le blessé

VIII

LES CHEFS

— Et vous croyez qu'il se refuserait à jouer le rôle de Monk ?
— Le général Bonaparte est un de ces hommes extraordinaires dont la nature se montre avare et qu'elle ne produit que comme ces météores destinés à marquer les phases du monde. Croyez-vous donc qu'un pareil homme consente jamais à descendre au rôle de marche-pied et à travailler...

— Pour la République ? Voilà précisément ce qui fait la force de ma supposition. Un personnage aussi éminent ne peut avoir grand goût à figurer quelques jours sur la scène mobile de la Révolution pour disparaître ensuite comme les autres sous l'abîme ouvert sous leurs pas. N'aimerait-il pas mieux prendre place dans une monarchie paisible, régulièrement constituée et dont il serait l'ornement et l'appui ?

— Monsieur le marquis, permettez-moi de vous dire que ce



A l'est, c'est la terre avec ses montagnes.... (Page 210)

prenait à son récit, ni la sensation que produisait ce récit. Tout entier à l'émotion qu'il éprouvait lui-même, il était trop absorbé dans ses propres pensées pour faire attention à celles des autres.

Se redressant lentement et se tournant vers M. de La Prévalaye, qui était près de lui :

— Vous voyez bien, monsieur le marquis, dit-il, que mon honneur ne saurait être atteint, puisque ceux-là ne sont pas mes enfants.

Et reportant ses regards sur les reliques qu'il n'avait pas cessé de presser contre sa poitrine :

— Tu m'as vu, entendu, dit-il en écartant les bras ; tu me pardones ?

Puis se tournant vers Séverin et Catherine :

— Et vous me pardonnez, vous, auxquels j'ai donné pour frère et pour sœur...

— Mon père ! s'écria Catherine en s'élançant pour arrêter la parole sur les lèvres du vieillard.

qui fait la faiblesse de notre parti, c'est qu'il ne connaît pas ses adversaires. Le général sent trop sa force et sa grandeur pour vouloir être le serviteur de qui que ce soit. S'il n'aime pas le désordre, il aime du moins les principes de la Révolution de 89, et veut la réforme sociale qu'elle a pour but d'accomplir. Il désire donc le triomphe de cette révolution, il désire la gloire de la terminer, de la faire aboutir à un état de choses paisible et régulier ; il désire, je le crois, en rester le chef, mais n'être l'instrument d'aucun autre pouvoir que celui de la Providence : encore une fois, il a trop de gloire déjà et trop de conscience de ses forces pour y consentir jamais. Nos commissaires n'ont pas pu être abusés.

— Alors il a vu MM. Yde de Neuville et d'Andigné ?

— Oui.

— Et que leur a-t-il dit ?

— Il leur a déclaré franchement et nettement que ses intentions étaient de faire cesser les persécutions, de rapprocher tous les partis, mais de n'en faire triompher aucun autre que

celui émanant de la Révolution elle-même, c'est-à-dire du vœu national, et il a terminé en disant que sa volonté formelle était de traiter avec les chefs royalistes ou de les exterminer jusqu'au dernier.

—Et vous dites, monsieur l'abbé, que le général a fait révoquer la loi des otages, qu'il a décrété l'élargissement des prêtres et qu'il est prêt à laisser rentrer les pauvres émigrés ?

—Oui.

Cette conversation avait lieu dans la cour de la ferme, entre le marquis de La Prévalaye et l'abbé Bernier. Tous deux marchaient lentement, sans s'apercevoir que la neige qui continuait à tomber recouvrait leurs vêtements d'un blanc manteau.

—D'ailleurs, reprit l'abbé, comment espérer vaincre, avec une poignée d'hommes, celui qui a vaincu tous les souverains de l'Europe ?

—Mais enfin, où allons-nous ?

—A éviter d'abord l'effusion du sang. Consentez donc à signer cette suspension d'armes.

—Une suspension ! reprit le marquis. Dites donc tout de suite une capitulation, monsieur l'abbé.

—Je dis une suspension, monsieur le marquis, parce qu'il s'agit d'une simple suspension. Maintenant, j'espère que cette suspension sera suivie d'une paix générale.

—Votre M. de Bonaparte vous a ensorcelé, mon cher abbé.

—C'est possible, monsieur le marquis, mais en ce cas je ne serais pas le seul. Voyez, cette suspension a déjà été signée par MM. de Châtillon, d'Autichamp et de Bourmont. Il n'y a plus que trois signatures à y apposer : la vôtre, celle de Georges Cadoudal et celle de M. de Frotté, et alors la Vendée, la Bretagne et la Normandie n'auront plus à redouter les horreurs de la guerre civile.

M. de La Prévalaye réfléchit longuement, puis s'arrêtant et prenant la main de l'abbé Bernier qu'il pressa affectueusement :

—Donnez-moi vingt-quatre heures, dit-il, et je vous promets une réponse positive.

L'abbé s'inclina en signe d'assentiment et le marquis, lui adressant un geste amical et affectueusement respectueux, le quitta pour suivre la route conduisant à Crozon.

L'abbé Bernier joignit les mains en levant les yeux vers le ciel comme pour remercier Dieu, puis, après avoir murmuré une prière d'actions de grâces, il se dirigea vers le bâtiment de la ferme.

Au moment où il allait entrer dans la salle, la porte s'ouvrit et Yvanec parut sur le seuil. Le vieillard était toujours extrêmement pâle, les nuages les plus sombres envahissaient son front. En se trouvant en face de l'abbé, il s'arrêta et inclina la tête.

—Monsieur l'abbé, dit-il d'une voix sombre, pourquoi donc le bon Dieu envoie-t-il dans l'enfer ceux qui veulent quitter le monde, quand le fardeau de la vie devient trop lourd ?

—Parce que c'est préjuger de l'avenir, Yvanec, répondit le prêtre. Parce que c'est douter de la clémence divine.

Le fermier secoua la tête :

—Cela est vrai, dit-il, il y en a qui sont destinés à être heureux, d'autres qui sont destinés à souffrir.

L'abbé Bernier regarda fixement le vieillard.

—Tu parles de souffrances, dit-il. Es-tu certain de n'avoir jamais fait souffrir autour de toi, Yvanec ?

—Moi ! dit le fermier en tressaillant. Suis-je donc méchant ?

—Non ! mais fais-tu toujours juste ? Que ta conscience te réponde. Va, Yvanec, le deuil si pieux dont tu avais entouré le lit de ce fils adoptif que tu croyais avoir tué parlo plus haut que ne pourrait le faire ton orgueil ! Hélas ! mon ami, j'ai senti les passions politiques me torturer l'âme et me dessécher le cœur, mais la grâce divine m'a touché, j'ai compris qu'avant d'être membre d'une société, j'étais la créature d'un Dieu de miséricorde. Arrache de ton cœur cette passion qui le guide, Yvanec, et dis-moi ensuite si le chrétien est prêt à se présenter le front haut devant Dieu ?

Le fermier s'inclina lentement comme si une main de fer se

fût appesantie sur son épaule. Le prêtre le considéra un moment en silence, puis il lui prit le bras droit, et lui posant un doigt de l'autre main sur l'épaule :

—Ami ! lui dit-il avec onction, nous passerons la nuit ensemble dans la chapelle de la grève et le Seigneur enverra près de nous l'ange de miséricorde.

Puis changeant de ton :

—Où allais-tu alors que je t'ai arrêté ? demanda-t-il.

—J'allais préparer un cheval.

—Tu quittes la ferme.

—Non ! ce n'est pas pour moi.

—Pour qui donc ?

—Pour le gentilhomme blessé.

—M. d'Estournal ?

Yvanec fit un signe affirmatif.

—Mais, dit le prêtre, je le croyais trop faible pour se mettre en route.

—Il affirme qu'il est assez fort pour s'aventurer. D'ailleurs, il le veut, il l'exige, et il a déclaré qu'aucune puissance au monde ne le retiendrait ici plus longtemps.

—Mais où va-t-il ?

—Lui seul le sait. Le marquis le lui a demandé ; il a refusé de le dire.

L'abbé Bernier tressaillit en retenant Yvanec par le bras : il fit un mouvement comme pour se diriger vers l'intérieur de la ferme, mais s'arrêtant brusquement, il parut changer de résolution.

—Tu vas prêter l'un de tes chevaux à M. d'Estournal ? reprit-il.

—Oui, dit Yvanec ; il le veut.

—Alors... va... mon ami, mais... s'il y a encore dans ton cœur un peu de pitié pour ceux que tu as nommés tes enfants... prête à cet homme celui de tes chevaux qui court le moins vite !

Le fermier regarda le prêtre avec un profond étonnement.

IX

FRÈRE ET SŒUR.

Il était près de cinq heures et la neige avait succédé un brouillard épais qui enveloppait les côtes dans ses voiles opaques. A travers ce brouillard deux ombres se dessinaient sur le seuil de la grange : c'étaient un jeune homme et une jeune fille causant ensemble. Le jeune homme soutenait de la main droite la crosse d'un fusil dont le canon était appuyé sur son épaule, et de l'autre main il étreignait tendrement les doigts de sa jeune interlocutrice.

—Eh bien ! ma sœur, je te jure que, si ce que tu as à me demander dépend de moi, je le ferai, à la condition qu'il ne s'agira pas de Jeanne.

—Il ne s'agit pas d'elle.

—Qu'est-ce donc ?

Catherine parut hésiter, trembler et frissonner, puis redressant la tête :

—Maïyc est vivant, murmura-t-elle.

—Maïyc ! répéta Séverin en fronçant les sourcils.

—Celui que nous avons appelé notre frère.

—Eh bien ? demanda le jeune homme.

—Tu le rencontreras peut-être, Séverin. Qu'il soit toujours un frère pour toi.

—Catherine !

—Oh ! tu as juré, Séverin. Cela dépend de toi et il ne s'agit pas de Jeanne.

Le jeune homme courba la tête.

—Tu as juré, répéta Catherine dont la voix était empreinte d'une émotion extraordinaire.

Séverin la regarda fixement. La jeune fille tressaillit et détourna les yeux. son visage était empourpré et de grosses larmes gonflaient ses paupières.

—Tu as juré ! murmura-t-elle en joignant les mains.

Séverin la regarda encore longuement sans répondre, puis, se penchant vers elle, il déposa un baiser sur le front de la jeune fille :

—J'ai juré ! dit-il, et je tiendrai mon serment.

Et il s'élança, disparaissant dans le brouillard. Catherine demeura les mains jointes et dans l'attitude de la prière.

Tandis que cette scène s'accomplissait, à quelques pas des bâtiments de la grange, deux hommes causaient à voix basse de l'autre côté de la cour. Ces deux hommes étaient M. d'Almoy et Algaric le folgoat.

—Oh ! disait le nain avec une expression de rage sourde, pourquoi Philopen vit-il encore ?

—Parce qu'il faut que la justice de Dieu ait son cours, répondit froidement d'Almoy.

Le folgoat regarda son interlocuteur avec une expression insolente.

—S'il faut que Philopen vive pour que la justice de Dieu ait son cours, reprit-il, ne faudrait-il pas encore, pour que cette justice fût complète, que trois hommes fussent morts, et ces trois hommes ne sont-ils pas celui qui est couché à cette heure dans le lit du fermier, vous et moi ?

—Aussi serons-nous punis un jour.

—Vous croyez ?

—C'est ma conviction.

—Philopen n'est-il pas coupable aussi ?

—Soit, mais sa culpabilité est moindre que la mienne, puisqu'il a été entraîné, poussé, trompé ; et ma culpabilité, à moi, est certes moins grande encore que celle de mes deux complices.

Algaric sourit :

—Moi et lui, dit-il en désignant la ferme.

—Oui, dit d'Almoy.

—C'est possible.

Un silence suivit cet échange de paroles. D'Almoy avait le front rêveur et préoccupé. Algaric paraissait, lui aussi, réfléchir profondément.

Enfin le nain, relevant la tête, lança sur son interlocuteur un regard profond :

—M. d'Estournal veut quitter la ferme, dit-il.

—Ah ! fit simplement d'Almoy.

—Oui.

—Et... pourquoi ?

—Il a refusé de le dire, mais cela est facile à deviner : cette envie de se mettre en route ne lui est venue qu'après le récit fait par Yvanec.

—A propos des enfants ?

—Oui.

—Quel intérêt d'Estournal a-t-il donc pu prendre à ce récit, au point de se mettre en route dans l'état de faiblesse où il se trouve en ce moment ?

—Voilà précisément ce que je me demande sans pouvoir me répondre.

—Tu ne devines pas ?

—Non.

—Il faudrait savoir, cependant.

—C'est ce que je me dis. Quel intérêt étrange d'Estournal a-t-il pu prendre à toute cette affaire ? Il y a là un mystère qu'il faut absolument éclaircir.

—Sans perdre un instant.

—Oui, car il est trop fort pour ne pas profiter d'une seconde de repos si on la lui laissait.

—Ces enfants, reprit d'Almoy après un assez long silence, ces enfants, ce sont Kernoë et Jeanne ?

—Oui.

—Ils ont vu Philopen souvent ?

—Sans doute.

—Et d'Estournal aussi ?

—Chaque fois qu'il venait à la ferme il a vu Jeanne.

—Est-ce qu'il paraissait exister quelques ramifications mystérieuses entre eux ?

—Aucune.

—Tu en es sûr ?

—Oh ! parfaitement certain.

—Mais alors que pourrais-tu donc supposer ?

—Je ne sais ; cependant il est certain que d'Estournal blessé, malade, ne songeait nullement à quitter la ferme avant le récit fait par le fermier.

—Evidemment.

—C'est ce récit qui a déterminé la volonté exprimée par d'Estournal.

—Cela est incontestable.

—Encore une fois alors, pourquoi cette résolution ? Quel intérêt d'Estournal peut-il avoir à ce récit, à ces enfants, car il ne s'agit que d'eux, cela est encore incontestable !

—D'Estournal !... dit d'Almoy avec colère. Oh ! de pareilles créatures sont nées pour faire le malheur de ceux qui les entourent. Oh ! pourquoi ai-je connu cet homme ?

—Cependant, reprit le nain, d'Estournal est puissant car il sait des choses qui vous contraignent à le ménager.

D'Almoy fit un geste d'impatience.

—Ne m'as-tu pas dit que tu connaissais tous les secrets de cet homme et que tu me les livreras ?

—Je l'ai dit.

—Eh bien ! parle donc.

Algaric imposa silence à son compagnon en lui plaçant la main sur le bras.

—Qu'est-ce donc ? demanda d'Almoy.

Une ombre se dessinait au milieu du brouillard : cette ombre, qui était celle d'un cavalier et de sa monture, se détachait en s'avancant doucement.

D'Almoy et Algaric étaient tous deux adossés à une grande haie vive qui servait de fermeture au côté nord de la cour. A quelques pas était un grand bouquet de cyprès gigantesques, lançant vers le ciel leurs cimes éternellement verdoyantes, tandis que leurs rameaux inférieurs s'étendaient horizontalement à ras de terre.

Algaric, prenant son compagnon par la main, l'entraîna vivement derrière ce bouquet d'arbres. Tous deux étaient là à l'abri de tous les regards, car l'épaisseur du brouillard, jointe à celle du feuillage, faisait de cet endroit un lieu sûr d'observation.

Ils y étaient blottis depuis quelques secondes à peine quand le cavalier, dont la silhouette se détachait aux dernières lueurs du crépuscule, passa devant eux, suivant le sentier qui côtoyait la mare. Ce cavalier, c'était d'Estournal, auquel Yvanec venait de donner un cheval.

Il disparut rapidement dans les ténèbres. Algaric se pencha vers son compagnon :

—Demain, ici, au lever du jour, dit-il à voix basse.

—Où vas-tu ? demanda d'Almoy en l'arrêtant par la main.

—Je vais suivre cet homme, car il faut que je sache où il va.

—D'Estournal !

—Oui !

Et, sans entrer dans de plus grands détails, le nain quitta brusquement son compagnon et s'élança, dissimulant sa taille exigüe derrière les buissons dont la neige avait fait de véritables dômes de glace.

X

LA ROUTE DE CROZON.

En quittant la ferme, M. d'Estournal avait suivi le sentier tapissé de ronces et de houblons qui conduisait à la ville. La nuit descendait vite et le brouillard, de plus en plus épais, s'interposait entre la terre et les pâles lueurs du crépuscule.

D'Estournal se tenait à demi couché sur sa monture. Il fallait que cet homme eût un motif bien puissant pour se mettre en route dans l'état de souffrance où il était, car les douleurs que lui causaient les mouvements du cheval étaient tellement violentes qu'on le voyait par moments se cramponner à la selle pour se maintenir en équilibre. Il chancelait à croire qu'il allait tomber, puis l'énergie morale triomphait de la fai-

blesse physique, et le cavalier reprenait son aplomb en précipitant encore l'allure de son cheval.

Il venait d'atteindre cette vallée abrupte et sauvage au fond de laquelle rampe, comme un sillon tracé péniblement au milieu des genêts et des bruyères, la route de Telgruc à Crozon, cette route que nous avons vu suivre au commencement de ce récit par Poulpadec et Vincent, la nuit où la *Brille-Gueule* combattait si héroïquement la flotte anglaise.

Là, ainsi que je l'ai expliqué, le sentier conduisant à la ferme se rencontre avec le chemin de la ville, et tous deux, se réunissant, ne forment plus qu'une même route. Au point de jonction se dressait un magnifique bouquet de chênes formant un triangle dont le sommet réunissait les deux sentiers : les troncs noueux de ces chênes étaient enveloppés par des lierres qui allaient enrouler leurs rameaux parasites autour des grosses branches centenaires, leur donnant une apparence de verdure perpétuelle.

Avant que le brouillard ne se fût étendu sur la terre, l'énorme bouquet d'arbres majestueux avait perdu sa verdure pour être revêtu du blanc linceul de la neige, mais après l'heure du coucher du soleil, la température, jusqu'alors bien froide, avait presque déterminé le dégel.

La neige, fondant rapidement, était tombée par petites avalanches, dégageant les hautes branches d'abord, les basses branches ensuite. Au moment où M. d'Estournal atteignait cette partie de la route, la fonte avait eu lieu presque complètement et la masse, quelques heures plus tôt resplendissante de lumière, était alors noire et plongée dans les plus obscures ténèbres.

Le cavalier suivait le côté droit du sentier ; précisément à l'extrême pointe se dressait le plus beau des chênes dont la première branche, s'étendant horizontalement au-dessus de la route, formait comme un pont aérien. Cette branche était basse au point qu'un homme de taille élevée passant à cheval devait froisser avec le sommet de sa coiffure les feuilles de lierre qui entouraient le bois.

En cet endroit, dont la pente était très rapide, la neige encore amoncelée et à demi gelée rendait cette pente tellement dangereuse, que d'Estournal avait mis son cheval au pas.

Il s'avancait donc lentement et avec précaution, soutenant sa monture de la bride et des jambes, la main haute, le corps un peu en arrière et la tête légèrement penchée de côté et inclinée pour examiner le sol. Le cheval descendait en pointant les oreilles, les naseaux dilatés, en se repliant sur lui-même, posant chacun de ses pieds de devant avec précaution, s'arrêtant quand il sentait glisser son arrière-train.

Cheval et cavalier, homme et bête étaient donc absorbés tous les deux par le péril de la descente et concentraient toutes leurs forces pour ne pas perdre l'équilibre. Ils passaient alors sous le rameau de chêne formant arcade.

En ce moment une ombre surgit brusquement sur la branche dominant la route, l'ombre d'un homme qui, s'étant tenu jusqu'alors collé au tronc immense, venait de se glisser rapidement, comme un serpent. A plat ventre sur la branche qu'il étreignait de ses deux mains, cet homme pencha sa tête vers le sol précisément à l'instant où d'Estournal passait. Les deux têtes se heurtèrent presque.

Certes il fallait que d'Estournal fût brave et doué d'un sang-froid plus qu'ordinaire, car cette apparition foudroyante, à laquelle il devait être loin de s'attendre, ne le fit même pas tressaillir ; il ne poussa ni n'arrêta son cheval, il ne fit pas un mouvement.

Une bouche s'approcha de son oreille, quelques mots rapides furent prononcés à voix tellement basse que le silence de la nuit ne fut pas troublé, puis l'homme se replia sur lui-même, et avant que d'Estournal eût pu tenter un geste pour le retenir, il disparut dans le bouquet de chênes.

Le cheval avait continué sa marche ; le gentilhomme paraissait aussi calme, il ne tourna même pas la tête pour chercher à suivre des yeux le mystérieux personnage qui venait de lui apparaître d'une façon si étrange.

Il arriva au bas de la côte. Alors plongeant sa main droite dans l'une des fontes attachées à la selle, il en tira un magnifique pistolet à double canon superposé et qui devait très-certainement porter sur la plaque d'argent de la batterie les fleurs de lis de la manufacture royale de Versailles. Il examina soigneusement l'arme, s'assura que la poudre des deux bassinets n'était pas mouillée et que les pierres des chiens étaient solidement attachées.

Convaincu que l'arme était parfaitement en état, il la passa à sa ceinture au lieu de la remettre dans la fonte.

La route, qui avait toujours descendu depuis la ferme, était alors profondément encaissée. Dans cette partie du chemin creux, que les talus abritaient contre le vent du nord, la neige n'avait pas gelé : elle s'était massée et avait fondu ; il y avait donc une boue liquide et profonde sur la chaussée, mais le terrain, bien que délayée et défoncé, n'en était pas moins praticable. D'Estournal, réunissant ses forces, mit son cheval au galop.

L'imagination poétique du peuple breton ne se révèle pas seulement par ses fêtes, mais encore par tout ce dont il a marqué ce qui l'entoure : les habitudes du langage réflètent cette teinte coloré ; il y a sous chaque nom un souvenir, sous chaque expression une figure qui se dessine. Demandez à la petite qui garde ses moutons sur la bruyère le nom du bois voisin :

—C'est le Koalscorn (bois des ossements), répondra-t-elle.

—Et ce ruisseau qui coule là-bas ?

—Le Gouët (rivière du meurtre).

—Et comment se nomme ton père ?

—Lagadec (l'homme aux grands yeux).

—Et toi ?

—Roscoët (rose des bois).

Et si vous parlez le breton de sa paroisse et que vous ayez l'air d'être un *pays*, la petite, devenant plus confiante, ajoutera peut-être qu'elle est née à la petite peuplade (Ploubian) ; que sa mère a eu huit enfants et qu'elle en a déjà donné cinq à Dieu ; que son plus jeune frère pique les bœufs depuis le mois de paille blanche, tandis que l'aîné est allé sur la mer du bon Dieu.

“ Comparez donc votre français limé et géométrique à cette naïveté remuante, a écrit un auteur breton ; il n'y a que les langues des peuples primitifs pour être vives et figurées. C'est que les peuples primitifs sont des enfants qui parlent pour dire leurs sensations, et que nous, nous sommes de grandes personnes qui savons l'algèbre... et la grammaire. ”

Aussi n'est-il pas un carrefour, pas une pierre, pas une croix, pas un arbre isolé qui n'ait un nom propre sur cette vieille terre armoricaine.

Sur la route de Crozon à Telgruc que suivait le cavalier, il y avait précisément un menhir offrant l'exemple de cette poésie de la langue bretonne. Placée près d'un gouffre qui avait causé plusieurs funestes accidents, cette pierre druidique se nommait le menhir de Glachar (pierre de la douleur).

Des genêts énormes, des broussailles qu'on eût dit apportées d'une forêt vierge du Canada entouraient ce menhir qui, debout sur son piédestal de granit, avait, durant la nuit, un aspect saisissant qu'augmentait encore son renom funeste, car on prétendait, à dix lieues à la ronde, que les âmes de tous ceux qui par accident avaient péri dans le gouffre, étaient retenues prisonnières dans le menhir, dont le poids énorme les empêchait de s'en aller.

Aussi, la nuit venue, comme ces pauvres âmes se livraient à un effroyable concert de cris et d'imprécations, notamment dans la première période lunaire ! Effectivement, on entendait souvent, la nuit, en passant sur la route, comme des grondements sinistres, comme des rugissements affreux paraissant s'échapper des entrailles de la terre.

Un savant, qui jadis avait étudié le phénomène, avait bien prétendu que ces mugissements et ces grondements infernaux étaient simplement causés par la mer qui, à certaine élévation de quelques marées exceptionnelles, devait arriver jusqu'au fond du gouffre en passant par quelque canal inconnu creusé dans la falaise. Cela avait été dit, mais les paysans avaient

refusé d'y croire ; et les âmes, prisonnières du menhir de Glachar, avaient conservé leur imposant prestige.

Cette nuit-là, sans doute, le phénomène expliqué par le savant pouvait se produire, car en approchant du menhir, on entendait un bruit sourd qui augmentait d'instant en instant, et prenait, à mesure que l'on s'avavançait, des proportions réellement extraordinaires et lugubres.

M. d'Estournal n'était plus qu'à une petite distance du menhir ; et, ayant remis son cheval au pas, il avançait lentement en marchant au milieu du sentier, dont les deux talus dépassaient de beaucoup la hauteur du cavalier.

Le menhir s'élevait à un endroit où la route, faisant une courbe brusque à angle droit, cessait tout à coup d'être encaissée du côté gauche. Le talus reprenait cent pas plus loin peut-être ; mais au coude même, c'est-à-dire au sommet de l'angle droit décrit par le parcours du sentier, on apercevait, par une coupure que rien ne pouvait faire prévoir, une vaste étendue de paysage, et à l'horizon, la mer et le ciel se réunissant.

Au centre de cette éclaircie se dressait le menhir au pied duquel s'ouvrait le gouffre, dont les monceaux de broussailles qui recouvraient la terre à une grande distance, dissimulaient absolument l'orifice.

M. d'Estournal s'avavançait donc lentement, tout en maintenant sa monture, qu'il tenait rassemblée, suivant l'expression consacrée, comme s'il eût voulu la disposer à franchir un obstacle.

Le corps à demi plié, la tête droite, l'œil au guet et embrassant la route de tous les côtés, la main gauche tenant réunies les rênes serrées, la droite appuyée sur la crosse du pistolet passé à sa ceinture, le gentilhomme, tout en affectant les allures insouciantes d'un homme qui n'a rien à redouter, se tenait évidemment sur ses gardes.

En approchant du menhir, il augmenta tellement la pression du mors et celle des jambes, que le cheval pointa et s'avavança avec des courbettes gracieuses. D'Estournal avait pris son pistolet et, faisant jouer doucement les ressorts des deux chiens, il avait armé la double batterie.

Cinq ou six pas à peine le séparaient de la hauteur du menhir. Il continua à avancer en maintenant l'allure saccadée de son cheval ; mais, à mesure que la distance qui le séparait de la pierre druidique diminuait, l'œil du cavalier s'enflammait et sa physionomie exprimait la plus vive anxiété.

Bientôt il fut en face même du monument druidique. Les bruissements qui servaient d'origine à la légende grondèrent sourdement. D'Estournal lança autour de lui un regard rapide.

Tout à coup les broussailles s'écartèrent, un canon de fusil brilla dans la nuit, s'abaissant rapidement à bout portant du cavalier. Un éclair jaillit, une détonation retentit, et un double cri de rage fit vibrer les échos.

Enlevé avec une adresse et une énergie merveilleuse, le cheval avait bondi ; et la balle, qui devait atteindre infailliblement le cavalier, avait passé sous le ventre de sa monture.

Un homme maigre, de taille exiguë, bondit sur la route.

—Chien et traître ! cria d'Estournal.

Deux coups de feu retentirent presque simultanément. Le nouveau venu tourna sur lui-même et s'abattit la face contre terre.

D'Estournal avait arrêté sa monture. Rejetant le pistolet dont il venait de se servir il en avait pris un autre dans la seconde fonte, et il attendait, l'arme haute.

Celui qui venait d'être atteint gisait sans mouvement, la face dans la boue. Quelques instants s'écoulèrent. D'Estournal descendit de cheval en tenant toujours son pistolet armé.

Il s'avavança vers le corps qui nageait dans le sang ; il le retourna, et la physionomie si étrange d'Algaric le folgoat apparut éclairée par la pâle lumière des étoiles, car depuis que le brouillard s'était dissipé, le temps était redevenu plus froid et plus clair.

D'Estournal examina un moment le corps. Le sang s'était

échappé à flot par deux plaies faites en pleine poitrine : l'une à droite, l'autre à gauche. Evidemment l'une des deux balles avait traversé le cœur et la mort avait dû être instantanée.

Certain que son ennemi ne vivait plus, d'Estournal remonta à cheval et s'éloigna en poussant un soupir de satisfaction.

—Un de moins ! Reste d'Almoy, murmura-t-il. Ah ! si je trouvais l'occasion de me défaire de celui-là avant de...

Il s'arrêta en secouant la tête ; puis après un silence :

—Mais pourquoi cet homme m'a-t-il prévenu ? reprit d'Estournal. Quel intérêt peut-il avoir ?... C'est singulier !... Comment a-t-il su qu'Algaric devait s'embusquer à cet endroit ?

D'Estournal pressait l'allure de son cheval, comme s'il avait eu hâte de s'éloigner.

—Bah ! dit-il avec indifférence, que m'importe le motif qui a guidé celui-là, pourvu que j'aie profité du fait ! Cordieu ! il m'a rendu un fier service ; et si je reviens jamais en Bretagne, ce dont je doute, je le remercierai.

Le cheval courait rapidement en dépit du mauvais état de la route. Bientôt d'Estournal put apercevoir, se dessinant dans la nuit, les premières maisons de Telgruc.

Le cadavre d'Algaric était demeuré dans la position où l'avait laissé d'Estournal. Le sang, devenu noir, s'était arrêté par l'effet de la mort. C'était un hideux spectacle que celui offert par ce corps difforme ruisselant de sang et roidi par la suprême convulsion de l'agonie.

Les mugissements qui s'échappaient des entrailles de la terre rendaient cette scène plus poignante encore.

Comme le bruit du galop du cheval qui emportait d'Estournal se perdait au loin, les broussailles s'écartèrent de nouveau, et un homme surgit, s'élançant d'un seul bond sur la route : cet homme, c'était Philopen le muet, Philopen le poulpican.

Il s'avavança vers Algaric, croisa ses longs bras sur sa poitrine nue et fixa sur le cadavre du folgoat un regard empreint d'une sauvagerie féroce, puis relevant la tête, il fit entendre un cri rauque, un cri qui n'avait rien d'humain. Un cri doux et harmonieux lui répondit, et de l'autre côté de la route, s'élança la mary-morgan, la compagne inséparable de Philopen.

Elle s'avavança vers le cadavre que le gigantesque personnage désignait d'un geste impérieux. Elle examina un moment le corps ; et s'agenouillant près de lui, fit le signe de la croix.

Le muet demeurait immobile. Tout à coup il se baissa, saisit la jeune fille encore agenouillée, l'enleva et appuya ses lèvres sur son front, puis il reposa doucement la jeune fille à terre en poussant un cri encore plus rauque que celui qu'il avait déjà fait entendre.

Fouillant ensuite dans les vêtements en lambeaux qui lui recouvraient la poitrine, il prit une petite flèche de bois sur le haut de laquelle il y avait tracé en noir le chiffre 1, et il enfonça en terre le bout acéré de cette flèche au-dessus de la tête du folgoat.

Alors un rire strident, horrible, affreux, s'échappa de la gorge du géant, il leva à la fois vers le ciel ses regards et ses bras comme pour remercier Dieu.

XI

LE PAYS DE VANNES.

Dépouillé des forêts qui donnaient le mystère à ses enceintes sacrées, parsemé de pierres druidiques qui le blanchissent sur les landes comme des ossements, le pays de Vannes, a dit un historien breton, a l'air d'un immense squelette qui, après avoir perdu sa peau et ses chairs, étale encore au jour sa carcasse faussée et ses membres désarticulés.

C'est là que se dressent les peulvans de Bieuzy, de Sarzeau, de Quiberon et de Gourin, le menhir gigantesque de Loc-Mariaker qui s'élève à plus de soixante pieds et sous lequel

des troupeaux se mettent à l'abri, les barrows et les galgals de Tréhorentec, la pierre de Plougoumelin, sur laquelle on prêtait serment, les grottes aux Fées et les dolmens de Quiberon, de Saint-Nols, de Sulniac, d'Elven, de Pluherlin, de Ruffiac, de Saint-Jean-Brevelay, de Plaudren.

Le nom de Morbihan est composé, ainsi qu'on le suit de deux mots celtiques, *morbi, han*, signifiant petite mer.

Cette petite mer, qui a valu son nom au département, est située, dans sa partie méridionale, un peu au nord-ouest de l'embouchure de la Loire; c'est un golfe peu profond, mais très étendu, compris entre les presqu'îles de Rhuy et de Loc-Mariaker qui, rapprochant leurs pointes, semblent avoir dû former jadis ce golfe qui aurait été alors un lac marin et que quelque travail de la nature aurait réuni ensuite à la grande mer.

À l'extrémité de la presqu'île de Rhuy, sur un morceau de terre, formant lui-même une seconde presqu'île ajoutée à la première, s'élève la petite ville d'Arzon. En face d'Arzon, les pieds incessamment trempés dans la mer, se dresse une montagne qui a plus d'un point de ressemblance avec celle de Gibraltar, dont elle semble un diminutif, et qui sert de point de mire aux caboteurs de l'Océan.

Cette montagne cependant n'est pas l'œuvre de la nature, c'est l'œuvre de la main des hommes, c'est un barrow, c'est la tombe d'un grand commerçant de la Vénétie. C'était sur cette plage, là où se dresse maintenant la montagne, qu'était sa demeure si somptueuse, sorte de petite ville ayant son port dans lequel rentraient les flottes envoyées par le commerçant à Parthénope ou à Phocée.

Sentant sa fin prochaine, le négociant cessa d'habiter sa demeure et il se retira dans l'intérieur des terres, mais, ne voulant laisser à personne le palais qu'il avait construit, il fit démolir l'édifice, combler le port et élever sur l'emplacement une montagne énorme afin que plus tard, après lui, le lieu ne fût jamais souillé par la présence d'un autre habitant qui eût pu venir là bâtir son gîte.

Sous la montagne, il fit pratiquer une fosse et ce fut là qu'il se fit enterrer. "C'est là qu'il dort au bruit de la mer, dit la légende, de la mer, cette vieille amie qui l'a fait riche, et, dans sa tombe, il écoute le bruit monotone de la houle comme une voix d'associé qui lui rend des comptes."

Du sommet de cette montagne, le plus magnifique tumulus qui ait été élevé peut-être, la vue s'étend au loin sans obstacle, et, en tournant lentement sur soi-même, on voit se dérouler une succession de panoramas variés.

En se tournant vers le sud, on a devant soi l'Océan qui se perd dans le bleu du ciel; à l'ouest, le détroit faisant communiquer la petite mer avec la grande, la pointe de la presqu'île de Loc-Mariaker avec sa lande unie et déserte, au centre de laquelle se dresse menaçant le gigantesque menhir.

À l'est, c'est la terre avec ses montagnes, les plaines de bruyères, les champs d'ajoncs s'étendant jusqu'à Sarzeau.

Au nord s'étend la petite mer avec sa myriade d'îlots, ce Morbihan aux flots verdâtres, dans lesquels se reflètent les ombres de l'archipel avec ses langues de terre éparpillées çà et là et aussi nombreuses que les Saint-Jean dans le calendrier breton. La première île que l'œil découvre, celle où l'on voit, assis sur un galgal, un petit pâtre aux vêtements blancs, aux longs cheveux flottants, c'est Galafri, l'île des Chèvres. À gauche, cette autre, couverte de barrows, c'est l'île Longue. Plus loin, on aperçoit l'île aux Moines, avec son dolmen, appelé *l'autel du sacrifice*, et ses menhirs qui se penchent comme les mâts d'un vaisseau près de sombrer. Plus loin encore, c'est l'île d'Artz, toute dépouillée de ses forêts de pins et qui, désolée, dresse sous le ciel ses cromlechs, ses dolmens et ses peulvans tachés de mousses marines.

Quand le vent souffle avec fureur, quand le ciel est noir, quand le flot se rue avec rage, la montagne se détache comme un bloc noir au milieu d'une mer d'écume. À son sommet, on sent les ébranlements de sa base et parfois des vagues effrayantes, arrivant de la grande mer et de la petite, viennent

se heurter, enveloppant le barrow du vieux commerçant dans leurs manteaux liquides.

Ce jour-là, où commence la quatrième partie de ce récit, le vent ne soufflait pas avec trop de violence, la mer était calme, le ciel pur, et l'œil pouvait s'étendre au loin, car la limpidité de l'air était grande.

Ce jour-là, c'était l'un des derniers jours de janvier de l'année 1800, l'un de ses premiers jours de pluviôse de l'an VIII; il était quatre heures du soir, le pâle soleil d'hiver, qui avait brillé depuis quelques heures, descendait rapidement à l'horizon, enfouissant son disque rouge dans les flots et éclairant de ses derniers rayons deux hommes dont les silhouettes se détachaient au sommet de la montagne d'Arzon.

De ces deux hommes, l'un était entièrement vêtu de noir et sa tête était abritée sous un chapeau de feutre à grands bords ronds, tel qu'en portaient les ministres de Dieu: cet homme était l'abbé Bernier.

Son compagnon, qui portait le costume des paysans bretons aisés, était un homme de taille au-dessus de la moyenne, aux épaules larges, carrées, gras et replet de sa personne. Son visage était beau, son teint frais, son œil clair, son regard assuré et son attitude fière. Il portait, au revers de sa veste de gros drap, le petit guidon sur lequel était brodé le Sacré-Cœur au milieu d'une couronne blanche et qui était la décoration adoptée par tous les royalistes.

Il y avait près de trois heures qu'ils étaient là sur le sommet de la montagne, tournés vers le sud, leurs regards paraissaient interroger la haute mer avec une attention extrême. Cette mer était absolument déserte, pas une voile n'apparaissait au loin.

L'abbé étendit la main vers l'ouest et désignant le disque rouge qui disparaissait rapidement dans les flots:

—Le soleil se couche, dit-il, il va faire nuit; espérez-vous donc encore?

Le compagnon de l'abbé examina de nouveau l'horizon à l'aide d'une lorgnette marine qu'il venait de prendre dans la poche de sa veste.

—Rien, dit-il après un assez long silence.

—Vous voyez que les Anglais manquent de parole, car la mer est belle, le vent favorable et cependant pas une voile n'est en vue.

—Cela est vrai.

—Alors... que décidez-vous, monsieur Cadoudal?

Le chef royaliste réfléchit sans répondre.

—Que décidez-vous? reprit l'abbé.

Et comme Cadoudal gardait toujours un profond silence:

—La durée de la suspension d'armes signée en décembre dernier par MM. de Châtillon, d'Autichamp et de Bourmont a expiré, poursuivit l'abbé; il faut maintenant que les chefs ou signent une paix définitive ou se décident à entreprendre sur-le-champ une lutte à mort avec une armée formidable, car l'armée que le premier consul vient d'envoyer en Bretagne est forte de plus de soixante mille hommes. Et, il faut le reconnaître, monsieur, il faut savoir se dire la vérité pour éviter l'effusion d'un sang innocent: en 93, dans le premier enthousiasme de l'insurrection, nous n'avons pu vaincre les seize mille hommes de la garnison de Mayence, que pourrions-nous faire aujourd'hui contre soixante mille hommes de troupes dont une moitié seulement vient de suffire pour jeter à la mer les Russes et les Anglais?

Georges Cadoudal ne répondit rien encore, il paraissait plongé dans les réflexions les plus sombres.

—Sur la rive gauche de la Loire, poursuivit l'abbé, entre Saumur, Nantes et les Sables, en un mot dans la vieille Vendée, épuisée d'hommes et de toutes choses, on éprouve une fatigue extrême. Sur la rive droite, autour du Mans, on est plus las encore. D'un bout à l'autre de la Vendée et de la Bretagne, on confère à cette heure sur le parti à prendre, vous ne l'ignorez pas, monsieur.

—Précisément, dit Georges en redressant la tête, mais d'autres sont d'un avis contraire à celui que vous émettez, monsieur l'abbé.

—Ceux-là, vous ne l'ignorez pas, mon cher, dit vivement l'abbé, sont les émigrés payés par l'Angleterre, dont le dévouement consiste en allées et venues continuées et qui n'ont pas à souffrir toutes les conséquences terribles de la guerre.

—Mais, s'écria Georges Cadoudal avec une colère sourde, qui vous dit que ce gouvernement des consuls ne périra pas comme ont péri tous les gouvernements précédents ?

—Celui-là, monsieur, a pour base la volonté nationale. Bonaparte au pouvoir, c'est l'expression même du vœu du pays.

—Oubliez-vous le désordre des finances et de l'administration ?

—L'homme qui a su vaincre l'Italie et l'Autriche avec une armée démoralisée ne peut-il triompher de ces obstacles dont vous parlez et qui ont pour remède naturel la paix ?

—Eh ! monsieur l'abbé, les armées russes et anglaises ne doivent-elles pas envoyer des détachements en Vendée et en Bretagne ? Vous parlez de paix, vous parlez de déposer les armes quand il nous faut peut-être quelques jours de patience pour recueillir le fruit de huit ans d'efforts et de combats.

—Quelques jours de patience ! s'écria l'abbé. Que cela soit dit par ceux qui sont à Londres et vivent de l'argent anglais, soit. Mais croyez-vous que ce langage soit tenu par nos paysans qui voient leurs terres ravagées, leurs maisons incendiées, leurs femmes et leurs enfants exposés sans cesse à la faim et à la mort ? Non ! non ! Dans nos pays, monsieur, il faut bien vous rendre à cette vérité, on commence à dire que le général Bonaparte n'a jamais échoué dans ce qu'il a entrepris. Bientôt on croira, car cela sera, que tout se réorganise sous la main de ce héros, et la preuve c'est que ce gouvernement, qu'on disait épuisé, vient d'envoyer soixante mille hommes en Bretagne ; que ces Russes et ces Anglais, tant vantés, viennent de déposer les armes devant une moitié de cette même armée.

—Mais l'Angleterre !

—L'Angleterre ! interrompit le prêtre ; pouvez-vous croire en elle après les désastres de Quiberon ? D'ailleurs, elle vous a promis des secours en hommes et en argent ; que vous a-t-elle envoyé ? Voici huit jours que vous attendez : qu'avez-vous vu venir ?

Georges courba la tête sans répondre.

—Il y a quelques jours à peine, poursuivit l'abbé de sa voix la plus insinuante, M. de Bourmont n'a-t-il pas vu une armée de quatre mille hommes détruite à Mélay, et n'a-t-il pas été obligé de déposer les armes devant le général Chabot ? Enfin les généraux Harty et Gency ne viennent-ils pas, à Grand-Champ, de vous tuer quatre cents hommes ?

—Mais que concluez-vous ? s'écria Georges avec colère.

—Je conclus que si la cause des Bourbons est perdue, on peut encore sauver du bouleversement général le vieil autel des chrétiens ; qu'en restant armés on aura une guerre implacable, et qu'en se soumettant on obtiendra la paix, la fin des persécutions et la tolérance. Une réunion a eu lieu à Montfaucon, monsieur Cadoudal, vous le savez, et là, dans un conseil, M. d'Autichamp et M. de Châtillon ont consenti à signer la paix et à mettre bas les armes aux conditions les plus honorables.

—Je le sais, dit Georges.

—Eh bien, que dites-vous ?

—Je dis que j'ai encore vingt mille fusils et vingt pièces de canon.

—C'est-à-dire des engins propres à rougir le sol breton de sang innocent, mais non à gagner une victoire décisive. Pouvez-vous m'affirmer le contraire, monsieur Cadoudal ?

Le chef royaliste se redressa vivement :

—Enfin, s'écria-t-il, que voulez-vous donc que je fasse ?

—Que vous cessiez de faire inutilement couler le sang de nos amis, répondit l'abbé Bernier, que vous cessiez de faire dévaster par la guerre ce beau pays qui nous a vus naître tous deux. Faites en Bretagne ce qu'a fait en Vendée M. d'Autichamp, ce que vient de faire M. de Bourmont.

—La paix ! dit Georges en s'étrouinant le front de ses doigts crispés.

—Oui, monsieur, la paix. Comme ministre de Dieu, je vous supplie de la faire sans tarder d'une journée ; comme homme politique, je vous dirai encore : Faites-la, car vous n'avez aucun moyen de continuer la guerre, et plus vous tarderez, moins vous pourrez rendre cette paix honorable.

Georges réfléchissait avec une anxiété de plus en plus poignante.

—Le 28 de ce mois, trouvez-vous ici, dit-il brusquement et comme quelqu'un qui vient de prendre un parti subit.

L'abbé le regarda fixement.

—Dois-je venir seul, demanda-t-il, ou être accompagné d'un aide de camp du général Brune ?

—Je désirerais voir le général lui-même, répondit Cadoudal après un nouveau silence et avec un accent décelant un parti de plus en plus arrêté.

—Eh bien ! le 28, je viendrai vous prendre ici et je vous conduirai auprès du général. Ai-je votre parole ?

George prit la longue-vue et interrogea de nouveau l'horizon avec une attention extrême ; puis, faisant rentrer brusquement les tubes de sa lunette en appuyant violemment la paume de la main sur le premier verre :

—Rien ! dit-il ; les Anglais m'avaient promis ces secours qui me sont absolument nécessaires, et depuis quatre jours j'attends sans rien recevoir. Les émigrés de Londres oublient trop les combattants de Bretagne !... J'ai fait mon devoir !

Et se retournant vers l'abbé :

—Vous avez ma parole, dit-il en lui tendant la main. Jusqu'au 28, je suis libre ; mais le 28, à cette même heure, venez me prendre ici même, et je vous accompagnerai auprès du général Brune : votre présence sera ma garantie.

—Je m'y engage, dit vivement l'abbé en serrant la main que lui tendait le chef royaliste.

George se baissa pour ramasser un manteau qu'il avait jeté à terre : il le déplia et s'enroula dans l'étoffe épaisse ; puis, après un suprême regard lancé autour de lui sur les flots, il étouffa un soupir et adressa au prêtre un geste d'adieu :

—Le 28, ici, à cette même heure, dit l'abbé Bernier.

—Le 28, ici, à cette même heure ! répondit Georges.

Et il s'éloigna disparaissant dans les ténèbres naissantes.

L'abbé demoura un moment immobile ; les yeux levés vers le ciel, et les mains jointes, il pria.

Puis, ramenant lentement ses regards sur la terre :

—O ma belle Bretagne, dit-il, pourrai-je donc te rendre calme, paix, repos, sécurité et liberté religieuse ? Que Dieu me permette d'accomplir ce miracle et qu'il me prenne en holocauste !

Et, croisant ses bras sur sa poitrine, le prêtre descendit lentement la montagne, se dirigeant vers la petite ville dont les toitures commençaient à disparaître dans les ténèbres.

XII

LES BLEUS.

Le jour venait de paraître ; la brise était tombée, et les oiseaux chantaient en secouant leurs ailes le long des haies vives, car la journée promettait d'être magnifique. Cette année-là de 1800 fut une année grande et belle sous tous les rapports ; on eût dit que le dix-neuvième siècle voulait promettre tout ce qu'il devait tenir de splendeurs et de progrès. La nature elle-même semblait s'allier aux événements pour rendre les pronostics plus frappants : cette année-là, le printemps était en avance.

Il faisait un temps magnifique, et la splendeur du ciel faisait paraître plus grande encore la désolation de la terre. La route de Locminé à Grand-Champ, qui court au milieu des landes, des bruyères et des montagnes, recevait les premiers rayons du soleil, alors qu'une troupe nombreuse d'hommes, débouchant par la route de Vannes, s'engageait sur le grand

chemin. Ces hommes, qui pouvaient être au nombre de cinq à six cents, s'avancèrent avec la régularité de troupes disciplinées. Tous, effectivement, portaient des uniformes ou des lambeaux d'uniformes, un fusil sur l'épaule, un sabre et une giberne se croisaient derrière le dos.

Ces hommes avaient la peau du visage tannée par le soleil ou la bise, la barbe hérissée, le teint bronzé. Leurs habits étaient usés, déchirés comme les vêtements de voyageurs exposés aux plus rudes fatigues, mais il s'émanait de ces hommes un âpre parfum de poudre : c'étaient des soldats, des grenadiers de la 18e demi-brigade.

Ils s'avancèrent, comme s'avancent les corps d'armée en pays ennemi, avec une avant-garde, des éclaireurs sur les flancs, et une arrière-garde toujours prête à faire face à l'ennemi.

Entre le corps principal de cette petite armée et l'arrière-garde, marchait une troupe de paysans, portant sur leurs chapeaux la cocarde tricolore et armés de faux, de fléaux et de faucilles. C'était la compagnie des moissonneurs ou, pour mieux dire, des récolteurs, formé jadis, d'après un décret de la Convention, pour "couper et battre le blé des pays conquis, ainsi que pour procéder à toutes les récoltes nécessaires aux besoins de l'armée républicaine".

En tête, dans le vide qui existait entre l'avant-garde et les premiers rangs des grenadiers, marchait un groupe d'hommes à cheval, revêtus de l'uniforme des officiers supérieurs. L'un d'eux portait les insignes de général de division. C'était Brune, qui venait de quitter la Hollande pour prendre le commandement en chef de l'armée de l'Ouest.

Un homme, revêtu de vêtements sombres et enveloppé dans un grand manteau, s'avancait à côté du général en chef. Un grand chapeau breton aux bords énormes descendait sur le front et cachait en partie le visage.

Ces deux cavaliers marchaient isolés à quelques pas en avant du groupe d'officiers composant l'état-major du général Brune.

A mesure que la troupe avançait, la campagne prenait un aspect de plus en plus désolé. Les haies bordant le chemin avaient été récemment abattues, cela était visible, afin d'enlever aux chouans toute facilité pour leurs embuscades.

Au loin, les champs en friche étaient couverts de broussailles et de mauvaises herbes, décelant l'abandon de la culture. De loin en loin, on apercevait un sillon tracé, mais on voyait que la charrue n'avait pu achever son œuvre.

Nulle trace de roues sur les chemins, nul chant de pâtres sur les collines, nul bruit de cloches à l'horizon : c'était un désert que traversait le petit corps d'armée.

Le général semblait profondément impressionné par ce qu'il voyait ; son regard errait autour de lui avec une tristesse et une mélancolie attestant le pénible état de son âme.

—Général, dit son compagnon en secouant la tête, vous regrettez la Hollande ?

—Hélas, oui, mon cher commandant, répondit Brune. Là, au moins, si je voyais la dévastation et la ruine, j'étais sur un sol étranger, j'avais en face de mes canons des Anglais et des Russes... Ici je suis sur la terre de France, et ceux que je vois tomber sont des Français ! Oh ! quelle guerre ! quelle guerre !

—Et voici huit ans qu'elle dure avec le même acharnement. Qui sait quand elle se terminera ?

—N'entrevoyez-vous donc pas de terme à cette lutte impie ?

—Tant qu'il restera ici de la poudre et des fusils, vous pouvez être certain qu'on se battra. Les chefs auront beau faire des capitulations, ce ne sera jamais que des suspensions d'armes. Jamais les paysans ne se croiront engagés par eux. D'ailleurs, à ces chefs en succéderont d'autres, et ceux-là recommenceront la guerre.

—Mais, suivant vous, que faudrait-il donc faire pour terminer cette lutte ?

—Traiter les paysans bretons comme on traite les animaux indomptables, leur rogner les ongles et leur limer les dents. Désarmez ! désarmez ! désarmez ! empêchez les Anglais de débarquer des armes et de la poudre, et vous finirez par avoir raison du pays entier.

Le général regarda son interlocuteur :

—Vous êtes Breton, je crois, monsieur Crochetout ? lui dit-il.

—Oui, général, et je vous jure que je donnerais, sur l'heure, dix ans de ma vie pour voir la guerre cesser sur cette terre qui m'a vu naître.

En ce moment, l'avant-garde s'engageait dans la grande rue d'un village semblant être absolument abandonné, mais abandonné avec préméditation. Chaque maison était fermée soigneusement, chaque puits dégarni de sa corde et de ses seaux, chaque étalle demeurait muette, et cependant la litière de pourpiers était récemment foulée et quelques cheminées fumaient encore. Tout annonçait que la population était là il y avait à peine quelques instants, et qu'elle avait disparu tout entière, d'un seul coup et comme par enchantement.

Crochetout étendit la main dans la direction des maisons closes et muettes.

—Regardez, général, dit-il, on a eu vent de votre approche ; on a fui dans la crainte d'être obligé de vous donner des provisions. Qui sait si tous les gars du village ne sont pas embusqués dans les genêts là-bas, prêts à faire feu sur notre passage ? Et cependant vous venez de remporter un succès éclatant à Pont-de-Loch, on n'ignore pas que les chefs vendéens ont capitulé, que M. de Bourmont a cessé la lutte, que Cadoudal va probablement signer aussi la paix. Que pensez-vous de cet esprit du peuple breton ? c'est que tout est ennemi ici par force ou par inclination. Quand on dit à l'enfant qui pleure : "Voilà les bleus !" il se tait et se cache, et il grandit avec la haine du bleu. Les chiens nous connaissent et aboient à notre approche. Tout nous trompe, tout nous fuit, tout nous repousse ! Et voyez ce qui se passe chaque jour depuis que la guerre a lieu ! Avez-vous le dessus, vous ne trouvez que des paysans qui labourent, des femmes qui filent, des enfants qui vous tirent leurs bonnets au passage ; mais êtes-vous forcés de c'her, chaque fossé produit un combattant, chaque touffe de genêt se change en ennemi : il n'est point d'enfant, de femme ou de paysan qui n'ait pour un bleu une pierre ou une balle ; quiconque peut frapper donne son coup. Oh ! notre race de l'Ouest est patiente dans sa haine. Il n'y a à espérer ni dans sa lassitude ni dans son découragement... Aussi, je le répète, général, suivant moi, il n'y a qu'une manière sûre d'opérer : le désarmement. Sans moyens de faire la guerre, le paysan retournera à son champ et il reprendra ses habitudes de paix et de travail.

On atteignait alors la grande place du village. Cette place était déserte. L'arbre de la liberté était abattu, le drapeau tricolore qui décorait cet arbre était déchiré et sali, et les affiches portant les emblèmes de la République lacérées sur tous les murs.

Plus loin s'élevait l'église, et sur la muraille était placardée une affiche demeurée intacte. Cette affiche contenait le décret annonçant en Vendée et en Bretagne la formation des compagnies de guides destinées à abattre les ajoncs, le bois et les genêts qui bordaient les routes et rendaient les embuscades si faciles. Au-dessous de cette affiche était collée une grande feuille de papier portant, tracé à la main, l'avis suivant :

"Nous promettons à quiconque abattra une haie ou un arbre pour les bleus d'aller le fusiller dans les vingt-quatre heures.

"Fait au camp des honnêtes gens.

"Signé : LAJOIE."

Le général Brune ordonna que cette affiche fût arrachée, puis cet ordre exécuté, et comme on venait de dépasser le village, il fit battre la halte.

Aussitôt les grenadiers s'arrêtèrent, formèrent les faisceaux et allumèrent les feux de bivac.

Crochetout avait quitté le général, et, remontant en longeant le flanc de la colonne, il paraissait interroger les rues du village avec une grande attention. Quand il fut arrivé à la hauteur de l'endroit où campait l'arrière-garde, il étouffa un profond soupir, puis il revint sur ses pas.

La troupe des récolteurs s'était installée auprès de l'église. Crochetout n'avait pas encore été de ce côté. Il s'approcha du bâtiment religieux et se mêla aux paysans occupés à préparer leur repas. Tout à coup un de ces paysans s'approcha vivement de lui : Crochetout étouffa un cri de joie :

—Ah ! Kervern ! dit-il, te voilà revenu, mon gars ?

—Oui, commandant ! répondit le paysan.

—Eh bien ! quelles nouvelles ?

—Aucunes !

—Kerloch ?

—Il doit être revenu, mais je ne l'ai pas vu ; nous le trouverons à Camors, de l'autre côté des genêts.

—Et Nordêt ? et Fignolet ?

—Je n'ai pu les rencontrer.

—Kernou ?

—Je n'en ai pas trouvé trace.

—Dolbroy ?

—Non plus.

Crochetout fit un geste d'impatience.

—Tonnerre ! murmura-t-il, que sont-ils devenus ? Il faut le savoir !

—Le Caër et Mariic seront à Locminé, ajouta Kervern.

—Tu les as rencontrés ?

—Il y a trois jours.

—Ils ne savaient rien non plus ?

Rien absolument. Ils étaient retournés à Crozon et à Telgruc, et ils n'avaient pas appris la plus petite nouvelle. Doro-thée seulement avait promis de venir vous voir. Elle avait à vous parler et elle doit se trouver à Vannes dans quelques jours.

Crochetout frappa du pied le sol avec un mouvement de colère sourde.

—Et, reprit-il, ce Philopen, cet homme, ce muet qui nous a rendu de si importants services, où est-il, celui-là ?

—On ne le sait pas davantage, répondit Kervern. Il a quitté le pays quelques jours après nous avoir sauvés si miraculeusement au cromlec'h de Crozon, et personne ne l'a revu depuis.

—Et voilà plus de six semaines.

—Oui, commandant.

Un roulement de tambour résonna brusquement en tête de la colonne.

—Ah ! dit le capitaine corsaire, nous allons nous remettre en route ; dans deux heures nous serons à Camors, ce soir à Locminé ; peut-être Kerloch, Le Caër ou Mariic en sauront-ils plus que toi.

La colonne se reformait ; Crochetout lança autour de lui un regard rapide et ses sourcils se froncèrent.

—Je n'aime pas ce calme si profond qui règne autour de nous ! dit-il.

Kervern secoua la tête.

—C'est le calme plat qui précède l'orage, dit-il. Mon commandant, nous allons avoir à traverser les grandes bruyères de Languidü.

—Où les chouans ont battu les bleus il y a deux ans ?

—Le général devrait abandonner cette route et prendre celle de Hennebont.

—Je le lui avais conseillé, répondit Crochetout ; mais il ne peut le faire. Il faut que nous passions par Languidü ; je le savais, et c'est pour cela que je suis venu avec la colonne, puisque de l'autre côté des bruyères nous entrerons à Camors et que là je dois trouver Kerloch.

—Alors, adieu, va !...

Crochetout fit un mouvement pour s'éloigner, mais, revenant sur ses pas, il se rapprocha de son interlocuteur.

—As-tu donc appris quelque chose ? demanda-t-il brusquement.

—Oui et non, répondit Kervern ; rien de précis. Seulement, j'ai cru comprendre, à certaines indications, que si M. Cadoudal était prêt à ne plus combattre, M. le marquis de La Prévalaye tenait toujours ferme, lui.

—Est-il donc dans ce pays ?

—Je le crois sans en être sûr ; et s'il y est, soyez convaincu qu'il sera ombusqué dans les bruyères de Languidü.

Crochetout fit un geste de colère.

—Ces bruyères sont dangereuses ? demanda-t-il à Kervern.

—Si on y entre, mon commandant, il y a bien des chances pour qu'on n'en sorte pas, je vous le jure !

La colonne s'était reformée et se mettait en marche. Crochetout s'élança sur son cheval que lui avait tenu un paysan ; et, adressant un geste à Kervern, il partit au galop, longeant le flanc des troupes. En quelques minutes, il atteignit la tête du petit corps d'armée.

S'approchant de Brune, il l'entraîna doucement en avant, sans que ce mouvement pût être remarqué, et il lui parla rapidement à voix basse.

Brune se pencha pour être à même de mieux entendre le capitaine corsaire ; puis se redressant lentement :

—Merci, dit-il ; je prendrai mes précautions en conséquence.

—Mais vous ne changerez pas votre route, général ?

—Je ne le puis. D'ailleurs, la colonne qui nous suit est composée des meilleurs soldats de mon armée. Du diable si ces damnés chouans en viennent à bout. Puis n'est-ce pas à une lieue de ces bruyères qu'Harty et Gency ont battu les bandes de Cadoudal il y a trois jours ?

—Précisément. Les chouans ont une revanche à prendre !

Brune fit un geste énergique ; et appela un jeune officier qui faisait partie du groupe de l'état-major :

—Faites tripler les éclaireurs sur les flancs de la colonne, dit-il, et recommandez aux hommes de redoubler de précautions et de surveillance.

L'officier partit au galop. La colonne avançait assez rapidement ; elle avait déjà dépassé le village et elle venait d'atteindre une route suivant la crête d'une colline. Tout autour d'elle le pays était absolument désert. On n'apercevait ni un homme dans les champs, ni une vache dans les prairies, ni un mouton sur les côtes. On eût dit que tout était mort dans cette partie de la Bretagne.

La tristesse profonde, émanant de cette solitude et de ce silence, avait peu à peu gagné les soldats, qui ne chantaient plus et parlaient à peine.

XIII

LES BRUYÈRES.

Il était près de midi quand l'avant-garde de la colonne républicaine atteignit les premières limites de la plaine de bruyères.

Les éclaireurs, lancés des deux côtés de la route, exploraient les broussailles. De grandes haies, comme on en trouve à chaque pas en Bretagne et en Vendée, coupaient cette plaine et la bordaient dans presque toute l'étendue du chemin.

Jusqu' alors la marche s'était accomplie dans la plus parfaite sécurité. Le premier moment d'inquiétude passé, les soldats s'étaient peu à peu habitués à ce silence profond qui régnait autour d'eux, et se familiarisant rapidement avec la situation, quelque critique qu'elle parût être, ainsi que cela est dans l'habitude de nos troupiers, ils avaient repris leurs causeries et leur insouciant gaieté.

On entra alors dans les bruyères : la route, qui avait jusque-là dominé la campagne, car elle avait constamment gravi le flanc des collines, s'enfonçait tout à coup dans les terres, et, s'encaissant profondément comme les chemins creux du Bocage, formait une vaste ornière au milieu de cette plaine immense.

Les soldats marchaient dans cette espèce de galerie, tandis que leurs éclaireurs longeaient les crêtes. On était alors à l'endroit le plus profond du chemin.

Tout à coup le cri de la chouette retentit en avant, puis en arrière, au même instant à droite et à gauche.

—Attention ! cria le général.

Il n'achevait pas que des détonations retentissent brusquement et que dix à douze cadavres roulaient sur les soldats : c'étaient ceux des éclaireurs placés des deux côtés, au point central de la colline.

Brune lança autour de lui un regard rapide. Le chemin était encaissé, et les murailles de terre qui le bordaient s'élevaient à pic à droite et à gauche ; en avant et à une distance peu considérable, on apercevait un carrefour faisant clairière. Il était évident que les talus étaient difficiles à escalader sous le feu de l'ennemi, et que le tenter eût été sacrifier inutilement beaucoup de monde sans arriver à un résultat certain. Ce qu'il fallait, c'était gagner le carrefour, pour s'élancer de là sur les talus.

— En avant ! cria le général en s'arrêtant sous le feu des ennemis pour faire défilé devant lui ses hommes.

Les soldats, comprenant l'intention de leur chef, se précipitèrent au pas de course ; mais le feu des chouans s'étendit aussitôt sur toute la ligne ; les éclaireurs avaient tous été rejetés ou s'étaient élançés d'eux-mêmes dans le chemin creux, les balles ricochaient des deux côtés du chemin avec l'intensité d'une grêle abondante.

Ce qu'il y avait d'étrange, de singulier, c'est qu'on ne voyait personne ; on eût dit que des ennemis invisibles étaient éparpillés dans les bruyères, derrière les haies, dans les broussailles, pour de là écraser les soldats de la République.

Les grenadiers marchaient sous cette pluie mortelle avec cette héroïque stoïcité du soldat ; leurs rangs s'éclaircissaient sensiblement, car toutes les balles frappaient à coup sûr dans ce chemin creux encombré de monde, et les soldats étaient obligés, ne voyant aucun ennemi, de subir le feu sans pouvoir rendre coup pour coup, attaque pour attaque.

Enfin la tête de colonne atteignit le carrefour.

La fusillade cessa brusquement, et un profond silence succéda au bruit incessant des détonations ; les grenadiers demeurèrent muets d'étonnement et d'inquiétude. Evidemment ce silence devait cacher quelque événement, évidemment il devait se préparer quelque chose : mais personne ne pouvait le comprendre.

Il y eut une pause pleine d'anxiété et de terreur.

La colonne entière était massée dans le carrefour énorme ; les soldats se formant à la hâte en bataillons carrés présentaient quatre fronts défensifs.

Le silence était effrayant, mais si l'anxiété était dans tous les cœurs, la résolution la plus énergique se lisait clairement sur tous les visages.

Brune, le sabre nu à la main, s'était placé au centre de la colonne massée pour être mieux à même d'inspecter les lieux et de profiter des positions.

Le silence régnait toujours, aucun des soldats ne cherchait à le rompre, car tous comprenaient ce que ce calme apparent cachait d'orage, et tous attendaient l'éclat de la foudre.

Cette manœuvre que je viens de décrire s'était opérée avec la promptitude la plus vive.

Enfin le cri de la chouette retentit. Aussitôt il fut répété à droite et à gauche, en arrière et en avant. Les bruyères s'écartèrent, les haies s'entrouvrirent, les genêts s'abaissèrent, des canons de fusils brillèrent reflétant les rayons du jour, puis ils s'abaissèrent dans toutes les directions. Des éclairs jaillirent, un nuage de fumée enveloppa la plaine et des détonations éclatèrent sur tous les points à la fois.

— Vive le roi ! crièrent les uns.

— Vive la France ! crièrent les autres.

Le combat s'était engagé avec cette rage meurtrière qui a malheureusement présidé à tous les actes de cette affreuse guerre civile. Les royalistes, bien supérieurs en nombre, s'étaient élançés, quittant leur embuscade et entourant les grenadiers dans un immense cercle noir qui, se rétrécissant de minute en minute, enveloppait les soldats républicains sans laisser un seul passage libre.

Les quatre faces du bataillon reçurent bravement le choc, et au feu irrégulier des chouans les grenadiers répondirent par une fusillade nourrie et incessante.

La plaine disparaissait complètement dans un nuage de fumée blanchâtre que déchiraient des myriades d'éclairs : c'était un spectacle effrayant. Les hommes tombaient et la terre commençait à être détrempée par le sang coulant à flots.

Le combat durait depuis plus d'une heure et l'avantage ne paraissait se dessiner pour aucun des deux partis : les grenadiers maintenaient toujours leur position dans le carrefour, et les chouans les entouraient, sans laisser aucun passage libre.

Deux fois Brune avait tenté de pousser une pointe en avant et de se frayer une route, mais deux fois les grenadiers s'étaient vus contraints à reprendre leur position défensive.

Depuis le commencement de l'action, Crochetout, sabre et pistolet au poing, n'avait pas quitté le général. Le capitaine corsaire semblait renaître au milieu du feu : les yeux ardents, les narines dilatées, les mains frémissantes, il était en proie à cette ivresse de la poudre qui déceule les forces.

— Oh ! murmurait-il chaque fois qu'il déchargeait son arme et qu'il voyait tomber un homme, pourquoi suis-je à terre et pourquoi ne sont-ce pas des Anglais ?

C'était à l'entrée de la route conduisant à Locminé que le combat avait eu lieu avec le plus d'acharnement. En effet, là, il sagissait pour les bleus de se frayer un passage, et pour les blancs d'empêcher leur ennemi de passer.

Une troisième fois, Brune, impatient d'en finir, reformait une colonne à la tête de laquelle il voulait marcher pour dégager le chemin. Crochetout, toujours auprès du général, l'aidait de la connaissance qu'il paraissait avoir du pays.

— Nous ne pouvons passer que là, disait-il au milieu du tumulte effrayant, nous ne pouvons que suivre la route. A cinq cents pas d'ici, à gauche et à droite, nous trouverons des fondrières et des marais infranchissables. Oh ! les chouans ont bien calculé leur attaque en l'opérant ici ! Voyez ! ils concentrent toutes leurs forces sur la route, en laissant dégarnies, pour nous engager à tenter de passer là, la droite et la gauche dans la direction de Locminé et de Camors. C'est habilement fait, c'est... Tonnerre ! s'écria Crochetout en s'interrompant et en bondissant, prenez donc garde, mon général, vous vous mettez trop en évidence ! Ces brigands-là prennent votre plumet pour point de mire !

Effectivement, deux balles venaient d'enlever le chapeau de Brune et, le trouant de part en part, l'avaient jeté à terre. Par l'effet d'un miracle inexplicable, le général n'avait pas été atteint : il reprit froidement son chapeau des mains d'un tambour qui s'était précipité pour le ramasser.

— Vous disiez ? reprit Brune après avoir donné un ordre à un officier et en se retournant vers Crochetout.

— Je disais, mon général, que nous n'avions que deux moyens de sortir de là ; ou réunir nos forces pour pratiquer une trouée sur la grande route de Locminé ; ou virer de bord de bout en bout, et remettre le cap sur Grand-Champ.

— Retourner sur nos pas ! céder le terrain ! battre en retraite ! dit Brune ; allons donc, monsieur, vous ne songez pas à ce que vous dites. Nous passerons !

— Dieu le veuille ! murmura Crochetout qui, depuis un moment, avait les regards fixés dans la direction de Locminé et paraissait examiner le pays avec une persistance extraordinaire. Dieu le veuille ! mais j'en doute...

— Hein ? fit Brune en se retournant.

Crochetout désigna du doigt la route :

— Regardez, mon général ! dit-il simplement et à voix très-basse.

Brune se pencha sur l'encolure de son cheval pour mieux voir. Le vent qui poussait la fumée vers la droite dégageait par moment cette partie de la place ; au loin on apercevait la route gravissant une colline et se détachant sur le champ noir des bruyères.

A l'extrémité visible de cette route, c'est-à-dire au sommet de la colline, une masse sombre et mouvante se dessinait nettement : c'étaient des hommes accourant vers le lieu du combat. Le soleil éclairait les canons de fusil s'agitant dans les airs.

Arrivés à portée de fusil, ces hommes s'arrêtèrent comme obéissant à un ordre donné et, occupant toute la largeur de la route, ils formèrent une masse compacte qui semblait une barrière.

—Quand nous aurons renversé ceux qui sont là, devant nous, dit Crochetout, il faudra faire une seconde trouée au milieu de troupes fraîches, car il est évident que ce renfort survenu aux ennemis ne prendra aucune part à la lutte et se tiendra prêt à nous recevoir si besoin est.

Brune ne répondit pas, il lança autour de lui un regard sombre et empreint d'une sourde colère.

Le combat continuait avec le même acharnement des deux côtés. Les morts et les blessés jonchaient la terre. La rage et l'animation étaient au comble; on se ruait les uns sur les autres avec une fureur dégénérant en délire.

Le général saisit le bras du capitaine corsaire et se penchant vers lui :

—A droite et à gauche dans la plaine le passage n'est pas possible ? demanda-t-il à voix basse.

—Non, répondit Crochetout, il n'est pas possible pour quiconque ne connaît pas admirablement le terrain : il faut être du pays pour se frayer une route au milieu de ces fondrières et de ces marais qui cachent et dissimulent les bruyères et les broussailles. Encore une fois, les brigands ont admirablement combiné leur plan en nous attaquant ici. Lors même qu'ils fuiraient dans la plaine pour tenter de s'y faire poursuivre, il faudrait bien nous en garder. A l'exception de cette route, le sol est mouvant et machiné comme celui d'un théâtre. Ah ! c'est une vraie guerre des *Mille et une Nuits* que celle que nous faisons là ! Encore une fois, il n'y a de solide que cette route, mon général, donc il faut la suivre et aller en avant ou en arrière !

Brune pétrissait la poignée de son sabre avec une violence dénotant l'émotion à laquelle son âme était en proie.

—Je sais bien, reprit Crochetout, qui paraissait aussi calme et aussi tranquille au milieu de cette avalanche de balles que s'il eût été assis devant la table verte d'une salle de conseil, je sais bien, mon général, que la situation commence à devenir critique, mais à qui la faute ?... Ni à vous, ni à vos soldats... Ces chouans sont de vrais Bretons, ils se battent comme des diables d'enfer ! Le renfort qui vient de leur arriver rend notre tentative de passage plus difficile.

—Mais retourner sur nos pas est impossible ! s'écria Brune. Rentrer dans cette route encaissée que nous venons de parcourir et dont nous nous sommes tirés si miraculeusement sous l'attaque des chouans, ce serait nous exposer au danger certain d'être écrasés, car ils occuperaient les talus au premier mouvement rétrograde que nous tenterions. Non ! non !... Il nous faut passer, forcer cette ligne et continuer notre route s'il le faut sans cesser de combattre, mais la continuer. D'ailleurs l'heure s'avance ; se laisser surprendre par la nuit dans ces plaines maudites, ce serait vouloir s'exposer à des dangers plus terribles encore.

Et se tournant vers l'un de ses officiers :

—Colonel ! dit-il vivement, faites former la colonne d'attaque !

Puis s'adressant aux soldats : " Enfants, il faut sortir de là ! " continua-t-il. A Bergen, la position n'était pas meilleure et cependant les Anglais et les Russes ont mis bas les armes ! Allons, mes braves, souvenez-vous de nos guerres de Hollande, et en avant ! "

—En avant ! répétèrent les soldats en se formant en colonne.

—Vive la France ! cria Brune en agitant son sabre. A la baïonnette !

—Vive la France ! répétèrent les soldats en s'ébranlant au pas de charge.

FIN

LA HUITIÈME PARTIE A POUR TITRE

A LA BAIONNETTE !

LA
BIBLIOTHEQUE A 5 CENTS

est publiée aux prix suivants

UN AN, \$2.50—SIX MOIS, \$1.25

Strictement payable d'avance

LE NUMERO - - 5 CENTS

POIRIER, BESSETTE & CIE

ÉDITEURS-PROPRIÉTAIRES

Boite B P. 138

MONTREAL

NUMEROS PARUS

VOLUME I

- 1 La Goulette Mystérieuse
- 2 Un Revenant
- 3 La Jeune Sibérienne
- 4 La Femme au doigt coupé
- 5 Les Trois Chercheurs de pistes
- 6 La Perle Noire
- 7 Tolla
- 8 L'Abîme
- 9 Le Banquier des Pirates, 1re série
- 10 L'Archipel en feu, 2e série
- 11 Tancred de Rohan
- 12 Nora
- 13 Le Petit Vieux des Batignoies
- 14 Une Passion Indienne
- 15 L'Epave du Cynthia, 1re série
- 16 Le Secret de Patrick O'Donoghon, 2e série

- 17 L'Héroïne du Désert
- 18 La Rose Blanche, 1re série
- 19 Le Dernier des Enfants d'Edouard, 2e ser.
- 20 L'Incendiaire
- 21 Un Duel au Désert
- 22 Le Pêcheur de Perles, 1re série
- 23 Les Frères de la Côte, 2e série
- 24 Les Voleurs de Chevaux, 1re série
- 25 La Chasse aux Brigands, 2e série
- 26 Le Peau Rouge, 3e série

VOLUME II

- 1 Dragonne et Mignonne, 1re série
- 2 Le Chevalier de Lancy, 2e série
- 3 Le Crime de Pierrefitte, 1re série
- 4 La Révélation, 2e série
- 5 Colomba, 1re série
- 6 La Vengeance Corse, 2e série
- 7 Le Fou Yégoï, 1re série
- 8 L'Invasion, 2e série
- 9 Le combat de Falkenstein, 3e série
- 10 Un Enlèvement sous la Régence
- 11 Les Chevaliers de l'As de Pique, 1re série
- 12 La Fille de Margard, 2e série
- 13 L'Héritage Fatal, 1re série
- 14 Le Jettatore, 2e série
- 15 Le Diamant Caché, 1re série
- 16 Camille, 2e série
- 17 Le Testament du Commandeur, 3e série
- 18 Une Famille Corse
- 19 La mort de Pierre Duvernay, 1re série
- 20 La Folle, 2e série
- 21 Le Sacrifice de Germaine, 3e série
- 22 La Vengeance, 4e série
- 23 La Justice de Dieu, 5e série
- 24 L'Honnête Criminel
- 25 Le Bureau de Poste de St-Martin-les-Monts, 1re série
- 26 Bon sang ne peut mentir, 2e série
- 27 Valérie, 3e série

VOLUME III

- 1 Une Evasion à la Guyane, 1re série
- 2 Les Millions du Nabab, 2e série
- 3 L'Arme Révélatrice, 3e série
- 4 Le Comte d'Olligny, 4e série
- 5 Le Parricide, 5e série
- 6 Vingt ans à la Bastille
- 7 Nélda
- 8 Ginevra
- 9 Le Médecin des Folles, 1re série, L'Hôtel du Grand Cerf
- 10 2e série, Une Erreur Judiciaire
- 11 3e série, Jeanne la Folle
- 12 4e série, Paula Baltus
- 13 5e série, Le Serment de Paula
- 14 6e série, L'Achat de la Maison des Folles
- 15 7e série, Le Drame de l'Albatros
- 16 8e série, Le Retour de l'Assassin
- 17 9e série, La pièce à conviction
- 18 10e série, L'Empoisonneur
- 19 11e série, Les exploits de Claude Marteau
- 20 12e série, La Place Saint-Jean
- 21 La Chasse à l'Héritage, 1re série
- 22 Le Bal Masqué, 2e série
- 23 Les Deux Sœurs, 3e série
- 24 Le Revenant, 1re série
- 25 Tom Sandons, 2e série
- 26 L'Œil de Vichnou, 3e série

VOLUME IV

- 1 L'homme à l'ore le cassée, 1re série
- 2 Le colonel Fougeux, 2e série
- 3 Vœu de Haine, 1re série, Le Chat du bord
- 4 2e série, La "Brule-Gueule"
- 5 3e série, Philopen le Pouipican
- 6 4e série, Chouans et Républicains
- 7 5e série, A coups de fusil
- 8 6e série, L'Enlèvement de Jeanne

AU BON MARCHÉ — MAISON —

ALPHONSE VALIQUETTE

1869—RUE NOTRE-DAME—1871

Grande Vente d'Automne

A UNE REDUCTION DIRECTE LE 50 P. C.

Grande Ouverture, LUNDI, le 28 NOVEMBRE

Tous manteaux, dolmans, circulaires, paletots et ulsters, ainsi que tous manteaux d'enfants, réduits de 50 pour cent. Tous sealettes, draps ottomans, drap matelas, drap broché, tweeds à costumes et à manteaux, ainsi que toutes étoffes de fantaisie pour manteaux, réduits de 50 pour cent.

Toutes nos soies noirs et couleurs. Tous nos satins noirs et couleurs. Tous nos velours unis et brochés. Toute notre grande variété de peluches en soie dans toutes les nuances, réduites de 50 pour cent.

Toutes nos étoffes à robes unies et de fantaisie. Tous nos cachemires noirs et de couleurs. Tous nos draps à costumes, réduits de 50 pour cent.

Tous nos châles doubles. Tous nos châles de velours. Tous nos châles à l'épreuve de l'eau. Tous nos châles Paisley, réduits de 50 pour cent.

Tout notre grand assortiment de lainage tricoté, réduit à 50 pour cent.

Toute notre grande variété de tweeds français, écossais et canadiens, réduits de 50 pour cent.

⚡ Toutes les lignes ci-haut mentionnées ont été réduites de 50 pour cent sans égard au coûtant.

Venez tous vous convier de nos grandes réductions.
Vente spéciale à prix réduit de Couvertes, Confortables et Couvrepiéds.

Grande réduction sur tous nos tapis, rideaux, matras, pèles, matings, franges, et autres.

Aussi—Tous nos PRELARTS réduits de 25 pour cent

GRANDE VENTE A SACRIFICE

AU BON MARCHÉ

1869—RUE NOTRE-DAME—1871

MONTREAL

ALPHONSE VALIQUETTE, Propriétaire

⚡ NOUS N'AVONS PAS DE SUCCURSALE ⚡

MEUBLES !

SETS DE SALON, SETS DE CHAMBRE

BIJOUX, MONTRES EN OR ET EN ARGENT

LAMPES, CADEAUX DE NOCES, &C, &C,

— CHEZ —

FOUCHER FILS & CIE

1798, RUE STE-CATHERINE

Loterie Nationale de Colonisation !

TIRAGE DU 21 DECEMBRE 1887

3204 LOTS VALANT \$60,000.00

COUT DU BILLET: 1re Série, \$1.00. 2e Série, 25cts.

DEMANDEZ LE CATALOGUE DES PRIX

Le Secrétaire,

S. E. LEFEBVRE, . . . 19, rue St-Jacques, Montréal

CASTOR-FLUID On devrait se servir pour les CHEVEUX de cette préparation délicate et rafraîchissante Elle entretient le scalp en bonne santé, empêche les peaux mortes et excite la pousse. Excellent article de toilette pour la chevelure, indispensable pour les familles. 25 cts la bouteille.

HENRY B. GRAY, Chimiste-Pharmacien, 44 rue St-Laurent, Montréal.

EDWARD STUART

1854—RUE NOTRE-DAME Ouest—1854

MONTREAL

La réputation de la MAISON STUART est établie depuis longtemps. Dans toutes les Expositions elle a obtenu les Premiers Prix pour ses

CAPOTS, MANTEAUX, CASQUES, MANCHONS, TUQUES, etc., EN FOURRURES.

Il n'est donc pas étonnant que sa clientèle augmente de jour en jour. Les personnes qui désirent avoir des

Articles en Fourrures de Premier Choix,

et à des prix qui conviennent à toutes les bourses devraient visiter la MAISON STUART avant d'aller ailleurs.

HORACE PEPIN, L.D.S.

CHIRURGIEN-DENTISTE

1639—RUE NOTRE-DAME—1639

2e porte Est de la Côte St-Lambert

MONTREAL

LES MODES FRANÇAISES ILLUSTRÉES

Nous nous faisons un plaisir de signaler à nos nombreuses lectrices une publication qui est appelée à leur rendre les plus grands services : nous voulons parler des **MODES FRANÇAISES ILLUSTRÉES** publiées par MM J. LESSARD & CIE, 49 rue St-André, à Montréal. Ce journal, qui paraît tous les samedis, s'occupe de tout ce qui est du domaine de la mode : toilettes et confections pour jeunes filles, costume d'enfants, layettes, ouvrages de fantaisie, travaux à l'aiguille, crochet, broderie, etc. Un département spécial est consacré à la lingerie nouvelle. Des chroniques de mode, des correspondances parisiennes, des causeries sur l'étiquette, des recettes de cuisine et des renseignements de toute nature, complètent heureusement cette publication absolument indispensable dans toutes les familles : elle est à la portée de toutes les bourses, l'abonnement n'étant que de \$3.00 par an. Un numéro séparé se vend 10 cts aux bureaux du journal, 49 rue St-André, près de la rue Ste-Catherine. Les personnes qui désirent avoir la collection complète feront bien de se presser, il ne reste plus que très peu de copies des deux premiers numéros parus.

J. N. LAMARCHE

RELIEUR

No. 17, rue Ste-Thérèse, entre les rues St-Gabriel et St-Vincent
MONTREAL

L'atelier de M. Lamarche est un des plus complets de la Province et les travaux qu'il exécute sont appréciés de tous les connaisseurs.
REGLAGE—PERFORAGE—NUMEROTAGE, ETC.

ECURIE BALMORAL

Pension de première classe pour chevaux à des conditions très avantageuses.

Ecurie de première ordre. Voitures élégantes. Chevaux de choix.

M. ST-JEAN, Propriétaire, 113 rue St-Hubert, Montréal

OCCASION !!

LES DERNIERS VOLUMES

Nous offrons en vente les derniers volumes qui nous restent en mains et qui ne peuvent plus être trouvés en librairie.

LA HAINE	-	15 cts.	L'IDIOTE, \$1.00 réduit à	-	35 cts.
LES ORPHELINES	-	15 cts.	LE CHOLERA	-	5 cts.
LA FILLE DE CAÏN	-	15 cts.	Le Traité du Cheval	-	5 cts.

Profitez de l'occasion, les derniers volumes s'enlèvent rapidement.
S'adresser à

Poirier, Bessette & Cie, 1540 Rue Notre-Dame, Montréal

⚡ Envoyés franco dans tous les bureaux de poste.